

RETOUR

(vers notre passé...)

Des vendéens de Luçon en terre algérienne.



Mai 1988

MAI 1988

LE RETOUR des VENDEENS de LUCON en terre algérienne

Auteur : Marc CHESSEBOEUF

Originaire du Sud Vendée - En retraite à PERPIGNAN

Avertissement : Lors de la saisie sur informatique du texte de Marc, je me suis permis de modifier le titre initial qui était « **Le Retour** » et qui me paraissait un peu péremptoire et de caractère irréversible. Il me semble, en effet, que le titre actuel. « **Retour vers notre passé** » est plus nostalgique et plus conforme à la réalité de ce voyage qui avait pour but d'évoquer un certain passé et de raviver les souvenirs des uns et des autres. Pour le reste, j'ai respecté scrupuleusement le texte que m'a transmis Marc.

Louis-René Theurot

Au Docteur Edmond STEU, ce résumé de mon retour en ALGERIE en mai 1988.

Marc CHESSEBOEUF.

*C'est avec un réel plaisir, mon Cher Edmond, que j'accède à ta demande, en souvenir des liens profonds que nous avons tissés, et maintenus fidèlement, sous le « **Béret noir** » de notre **Bataillon de Corée**, au cours des années 1957 et 1958, dans le Constantinois, en Algérie, alors que tu servais l'Armée en tant que jeune médecin et, moi, en tant que sous-officier appelé, Cadre Instructeur au P.E.G. du P.C.*

Ce voyage en Algérie est né d'une idée que je souhaitais réaliser pour moi-même mais, aussi, pour décider et aider mon ami, le Conseiller Général, Maire de LUCON en VENDEE, pharmacien de son état, d'origine « Pieds-Noirs », ancien Conseiller Général, Maire de CORNEILLE et Conseiller Régional du Constantinois, à retourner sur la terre de ses ancêtres, où il est né, et où il a fait don des 39 premières années de sa vie.

Les camarades et amis, ci-après, également conviés, m'assurent de leur participation.

Jean BOURLES	ancien du 29 MAI 58 au Bataillon
Michel CHARPENTIER	ancien AFN (BONE)
Marc CHESSEBOEUF	ancien du 29 MAI 58 au Bataillon
Jean de MOUZON	Pharmacien, ancien Maire de CORNEILLE (ALGERIE)
Pierre FERCHAUD	Médecin de campagne en VENDEE
Paul GUIGNER	ancien AFN (GRANDE KABYLIE)
Jean VIOLLEAU	ancien AFN (BOGHARI)
Jean-Claude VOINEAU	ancien au Bataillon (59/60).

Nous sommes donc huit au départ.

- *Deux véhicules sont retenus et nous attendront à l'aéroport de Constantine.*
- *La période arrêtée est fin MAI/Début JUIN 1988.*
- *A cette époque, l'ALGERIE est sous la présidence de CHADLI BENJEDID.*
- *A souligner que les événements, que connaît actuellement ce pays, ont éclaté la même année en Octobre.*
- *Le programme est arrêté le 29-02-88.*
- *C'est, ainsi, que le vendredi 21 mai 1988, nous quittons Luçon pour un hôtel proche de l'aéroport d'Orly.*

MAI 1988

LE RETOUR des VENDEENS de LUCON en terre algérienne

SAMEDI 21 MAI.

- Aéroport d'Orly– 8 h 50 locale.
- Nous décollons pour Constantine.
- Deux heures après environ, nous sommes en vue des côtes algériennes, toujours aussi belles.
- 10 h 30 locales, avec émotion, nous nous posons sur l'aéroport de Constantine.
- Jean de Mouzon, dès sa descente d'avion, au pied de la passerelle, s'agenouille et embrasse le sol de son pays.

Le pays qu'il a dû quitter, avec ses deux valises, un jour de 1962.

- Nous le suivons.
- Le ciel est bleu, le soleil déjà chaud, les odeurs, les couleurs, et les bruits, nous reviennent très vite en mémoire.
- Une fois regroupés au pied de la passerelle, nous sommes interpellés, à notre grande surprise, par un Algérien, lequel, sans attendre, se jette dans les bras de Jean de Mouzon pour une accolade appuyée.
- Dès ce moment passé, Jean de Mouzon nous indique que cet Algérien est un de ses anciens jeunes administrés du temps où il était Maire de Corneille.
- Notre contact nous adresse un salut et se présente comme Ingénieur Agronome, résidant à Constantine.
- Notre surprise est grande car **nous n'avions prévenu personne** de notre équipée en ALGERIE.
- Je dois préciser qu'à ce jour, nous ne savons toujours pas comment ces Algériens pouvaient être au courant de notre présence dans leur pays et, surtout, connaître le jour et le vol par lesquels nous arriverions.
- Ce personnage nous invite, alors, à le suivre pour passer police et douane, ce qui se déroule sans problème.
- Dès que nous sortons de l'aéroport, il nous indique les deux voitures qui nous sont destinées et nous invite à le suivre, chez lui, pour profiter d'un café ou d'un thé.
- Nous acceptons sans hésitation.
- Nous arrivons chez lui, dans l'appartement d'un immeuble d'un quartier Est de Constantine.
- Assis sur des poufs, autour d'un grand plateau en cuivre jaune, nous discutons en attendant que l'une des femmes, que nous apercevons dans une pièce voisine, vienne nous servir thé ou café. Seul, Jean de MOUZON a eu droit aux embrassades de ces dames.
- A peine sommes-nous la tasse aux lèvres que notre hôte se dirige vers son téléphone pour appeler 8 à 10 personnes sur le territoire algérien. La conversation, toujours la même, se résume ainsi :
- *Tu sais, Jean de Mouzon, il est là ! Je te le passe.*
- La personne à l'autre bout du fil :
- *Alors Jean, vous êtes revenu ! Je compte sur vous pour passer*

une journée avec nous, ici, en compagnie de vos amis.

- Jean de Mouzon, après la surprise passée, promet sans savoir trop comment nous pourrions nous organiser afin de tenir l'engagement.
- Les conversations sont longues avant que chaque interlocuteur termine en précisant les coordonnées qui nous permettront de le joindre, et le rencontrer, au cours de notre séjour.
- Toutes ces données bouleversent le programme que j'avais établi. Je dois dire que les solutions algériennes précèdent vite celles que nous pourrions envisager.
- Ces quelques heures écoulées, nous saluons notre hôte et rejoignons Le Cirta pour y déposer nos bagages, découvrir nos chambres, qui sont convenables sans plus, prendre une bonne douche, et terminer la journée par un tour en ville.
- C'est le cœur un peu serré que défilent devant nous :
 - La place de la Brèche, son marché
 - L'ancien garage Citroën devenu Agence d'air Algérie
 - La rue Caraman
 - Square Valée
 - Place Lamoricière
 - Rue Docteur Calmette et Testanière qui abrite une unité de Police.
- La ville nous paraît très animée. Les gens semblent surpris de nous voir tout en nous ignorant.
- La nuit tombant, nous retrouvons Le Cirta.
- Le décor de l'Hôtel a peu changé. Plus sobre et peu animé en cette fin de journée. Un peu tristounet, contrairement à la ville cet après-midi.



10 h 30 locales, avec émotion, nous nous posons sur l'aéroport de Constantine.



Constantine. Nous retrouvons LE CIRTÀ. L'hôtel bien connu.



- CONSTANTINE - Hôpital LAVERAN

- Le Monument aux Morts toujours en place



DIMANCHE 22 MAI.

- Réveil au son du Muezzin de la Mosquée toute proche.
- Journée consacrée à la visite de la ville et de sa proche banlieue :
- Avenue R. Viviani – Pont Sidi Rached – Avenue des Etats-Unis – La gare C.F.A. – Pont d’El Kantara – Avenue Berthelot – Rue du Dr Roux – Le Monument aux Morts sur lequel les plaques ont disparu – Pont Sidi M’Cid – Hôpital Laveran dont l’entrée m’est refusée, ce que je regrette – Lycée d’Aumale.

LYCEE D’AUMALE :

- Jean de Mouzon, ancien élève, se fait connaître. Demande la permission d’entrer, de s’entretenir avec le (Proviseur) et le privilège d’effectuer une courte visite.
- Le Proviseur, prévenu, arrive et accepte la requête de Jean qui peut se faire accompagner de deux personnes de notre groupe. Le Docteur Ferchaud et moi-même sommes désignés.
- Le proviseur semble ravi et va même au devant des désirs de Jean, tout au long de notre émouvante visite. Il montre à Jean quelques photos de son époque, sorties de vieux placards et, du fond d’un tiroir, il retire de vieilles fiches jaunies.
- Après un tri rapide, il nous tend celles concernant notre ami Jean que ce dernier fait passer entre nos mains. Nous y lisons :
- Elève très brillant, très bons résultats, etc. Toutefois, il ignore la notion de discipline... !
- Après cette courte visite et lecture, nous prenons congé et rejoignons nos camarades qui nous attendent à l’angle du Bld de Belgique.
- Nous continuons notre visite en direction du Djebel Ouahch par la GC 51. Ce site reste gravé dans la mémoire des « Bérets Noirs » de Testanière des années 56/57.
- A notre grande surprise, il semble être devenu un quartier résidentiel secondaire des Constantinois « aisés ». Quelques larges secteurs sont réservés à des aires de repos.
- Le seul vestige que nous reconnaissons est l’ancienne maison forestière qui est restée comme si le temps s’était arrêté en ce qui la concerne. Elle est en ruines avec des traces anciennes d’incendie et criblée d’impacts de balles de gros calibre. Le jour tombant, nous revenons au Cirta par Sidi Mabrouck.



- Moment de détente dans le salon du CIRTA

- Le Lycée d'AUMALE cher à Jean de MOUZON



LUNDI 23 MAI :

- Nous quittons Constantine pour Bône par Philippeville.
- L'appel du Muezzin nous sert de réveil.
- Nous sortons de la ville par la route de corniche avec un détour par celle des piscines, lesquelles ont bien perdu de leur charme, et semblent souffrir d'un manque d'eau.
- Nous retrouvons la N 27 et filons vers Bizot que nous traversons. Condé Smendou, souvenirs, souvenirs... ! où nous marquons un court arrêt photos.
- Le Col Des Oliviers, souvenirs, souvenirs... !
- Nous traversons St Charles, arrivons à Philippeville et poursuivons jusqu'à Stora qui n'a pas changé.
- Retour à Philippeville où nous déjeunons, hôtel Salam, dominant la ville, la côte, le port et la mer. Nous avons une vue magnifique de la terrasse du restaurant. Accueil convenable.

- En sortant, une rencontre inattendue : un jeune algérien nous attend. Ex joueur de foot du stade luçonnais où il était resté quelques années avec un emploi, par piston du stade, dans une de nos usines.
- Il nous invite à visiter la ville qui est restée celle que nous avons connue. Ensuite, il nous offre le thé dans le magasin de meubles de son père au centre ville. Notre temps, étant compté, nous prenons vite congé et reprenons la route, direction Jemmapes.
- A mi-chemin, à hauteur de Ras-El-Ma, en pleine nature, nous avons une panne. La courroie du ventilateur de notre Dacia 1300 nous lâche, sans rechange dans la voiture.
- Paul, le chauffeur, ayant des notions de mécanique, repart à Philippeville avec les trois camarades de la Lada.
- Nous restons donc quatre au bord de la route à l'attendre près de la Dacia en contemplant les beaux lauriers-roses qui nous narguent sur la pente sud descendant du vallon.

- Une heure trente plus tard, Paul revient sans avoir trouvé de courroie en ville. Cependant, sur son retour, il est passé devant une grande exploitation agricole, qui semble en léthargie, et s'est adressé à un Algérien chargé de surveiller bâtiments, matériels et quelques employés censés entretenir l'ensemble.

- Après explications avec ce dernier, Paul a son accord pour tenter une réparation dans l'atelier de l'exploitation. Il a, en effet, repéré quelques vieilles courroies qu'il pense pouvoir « bricoler ».
- Nous remorquons donc la Dacia à la Lada avec une grosse corde, qui était à bord, et rejoignons l'exploitation et le surveillant qui nous y attend.

- Pendant que Paul s'active, avec les moyens du bord, nous discutons longuement avec le surveillant dont l'ancien patron, Européen expatrié en 62, était connu de Jean. Ce surveillant est désolé du délabrement de son exploitation, autrefois prospère. Selon lui, la politique algérienne, sous Boumedienne, a été désastreuse pour les exploitations comme celle-ci. Des changements d'objectifs, trop fréquents et sans cohérence, en seraient la cause avec bien d'autres raisons qu'il préfère taire... !



- Petit port de STORA



- Jean de MOUZON en tête du groupe



- PHILIPPEVILLE - L'Hôtel où nous avons déjeuné



- La réparation terminée, nous prenons vite congé en remarquant la tristesse qui apparaît sur le visage de notre hôte, au moment de notre départ et de nos adieux.
- Nous atteignons Jemmapes. Par manque de temps, nous ne nous arrêtons pas. Nous traversons Auribeau et Ain Mokra. Nous arrivons à Bône tard, en fin de journée, et continuons jusqu'à Bugeaud où se trouve notre hôtel.
- La montée à Bugeaud est rude pour nos deux chauffeurs car, à mi-chemin, un épais brouillard nous surprend.
- Nous arrivons enfin à l'hôtel qui n'est autre que l'ancien Fort de la Légion, transformé en hôtel très confortable. Dès que nous sommes en possession de nos chambres, nous prenons une bonne douche et descendons vite au bar pour un apéro très apprécié.
- La discussion s'engage sur nos impressions de cette journée car nos yeux, et nos oreilles, avaient été très attentifs, sur le parcours, depuis notre départ de Constantine.
- Cette première journée de trajet nous laisse sur une bonne impression et une relative satisfaction.
- Nous étions sur le point de passer à table quand un serveur annonce :
- Monsieur de Mouzon est demandé au téléphone. Et, Jean, de s'exécuter... Suite à cette conversation téléphonique, Jean nous informe que Rachid Ben-Bouaziz, patron des douanes pour tout l'Est Algérien et en poste à Bône, nous annonce son arrivée pour partager notre dîner.
- Rachid est un enfant de Corneille dont le père était Agha.
- Jean lui avait conseillé d'envoyer ses fils, Hamou et Rachid, poursuivre des études en raison de leurs dispositions intellectuelles dont ils faisaient preuve en classe.
- L'Agha avait suivi les sages conseils de Jean.
- C'est, ainsi, que nous faisons la connaissance du Patron des Douanes de l'Est. Son frère Hamou, que nous connaissons deux jours plus tard, s'était orienté, lui, vers la Médecine et s'est fait une place, de premier ordre, dans l'Armée Algérienne. Nous serons amenés à en parler, souvent, au cours de notre séjour.
- Rachid arrive donc à l'hôtel. Une fois l'émotion passée et les embrassades coutumières avec Jean, il tient à nous offrir une énième tournée d'anisette (car nous en avions déjà pris au moins 3 ou 4). L'ambiance devient chaude.
- Nous passons enfin à table. Le serveur, qui nous amène une grande soupière d'une chorba à l'odeur alléchante, manifeste un moment de recul et devient tout gris. Nous en comprenons très vite la raison.



- BUGEAUD - De gauche à droite : Rachid et Jean

- Dans le salon de notre Hôtel à BUGEAUD





- Moment de détente pour P. FERCHAUD en attendant la voiture

- Paysage vers RAS-EL-MA



- A la vue de Rachid à notre table, le reconnaissant physiquement, et étant au courant de sa fonction, il a pensé que nous l'avions piégé. En effet, au bar, avant que Rachid n'arrive, il avait proposé un échange de devises, à un taux très avantageux, à trois de nos camarades qui avaient accepté, ayant déjà épuisé le peu de réserve qu'ils avaient depuis Constantine
- Ces quelques secondes d'hésitation passées, nous nous sommes jetés sur la souprière. La chorba a été trouvée délicieuse par l'ensemble du groupe et la suite du repas également.
- Rachid nous avait fait porter du vin rouge « Cuvée du Président ». De qualité mais un peu fort en degrés. Le dîner s'est donc prolongé très tard en raison des longues discussions établies entre Rachid et Jean dont nous ne perdions pas un mot.
- Je dois préciser qu'à part quelques lettres échangées entre Hamou et Jean et seulement deux ou trois fois entre Rachid et Jean depuis 1962, bien des questions attendaient une réponse ou, même, un début de réponse.
- Avant de prendre congé, et de nous souhaiter une bonne nuit de repos, Rachid nous fixe un rendez-vous pour le lendemain à Bône au P.C. des Douanes en nous précisant qu'il nous servira de guide en ville et que nous serons ses invités pour déjeuner. Après une telle journée, nous n'avons pas besoin d'être bercés pour trouver le sommeil.

MARDI 24 MAI

- De bon matin, reposés, nous quittons Bugeaud pour notre rendez-vous de Bône.
- Vers 9 Heures, nous sommes au P.C. Douanes où Rachid nous attend. Une brève visite de son bureau pour un café servi par un de ses fonctionnaires et nous le suivons vers les entrepôts qu'il tient à nous montrer.
- Une vraie caverne d'Ali Baba. Dans de grands hangars, nous découvrons, dans des boxes séparant les divers matériels par catégorie :
- Fusils de chasse – voitures – pièces détachées de toutes sortes (neuves et d'occasion) – des montagnes de pneus, neufs et rechapés – des engins de travaux publics – du matériel électro-ménager – des postes de télévision, etc, etc...
- Nous savons, par Rachid, que tout ce qui est entreposé, ici, est du matériel saisi par ses services pour diverses raisons, notamment entré illégalement grâce à des réseaux de trafiquants bien organisés. Les deux provenances principales sont les ports de Marseille et Gênes (Italie).
- Plus loin, dans d'autres entrepôts, sont stockées les marchandises, passées légalement, et en attente de dédouanement. Cette visite terminée, nous suivons notre guide en ville et parcourons à pied : Le Quai Warnier et la jetée. Le cours Bertagna où une esplanade remplace la cathédrale rasée après l'Indépendance.
- Le centre culturel qui nous laisse un goût amer en raison des grandes fresques, peintes sur les façades, et représentant, selon l'interprétation officielle du gouvernement algérien, l'arrivée, le combat du peuple et le départ des Français de leur Pays. (?)
- Nous poursuivons notre visite en voiture vers les hauteurs de BONE par la basilique, restée intacte, et nous arrivons devant notre hôpital de santé navale où j'avais été opéré dans la nuit du 29 au 30 mai 1958 par le Médecin Colonel Le CALVEZ.
- Rachid me précise que, pour des raisons d'horaires, nous ne pourrions y entrer. Je le regrette beaucoup.
- Nous reprenons les voitures et suivons Rachid au 8, rue Bouzbid Ahmed où une table nous attend au restaurant Petit-Vatel « Le Pape » chez Kouahla Kamel.
- Au moment de nous asseoir, à quelques tables plus loin, une personne se lève et vient vers nous. Ce Monsieur, Avocat, est présenté par Rachid à Jean. Il est le fils d'une personne de Batna que Jean connaissait très bien.



- BONE - Sur l'emplacement de l'ancienne Cathédrale rasée

- Devant le Centre Culturel





- BONE - Une fresque du Centre Culturel

- Sous la flèche, l'ancien Hôpital Militaire ou j'ai été opéré
le 29 MAI 58



- Rachid semble en relation, assez suivie, avec cet avocat et l'invite à rejoindre notre table pour finir son déjeuner en notre compagnie.
- Les discussions vont bon train entre Jean, l'avocat et Rachid. De notre côté, nous essayons de prêter des oreilles attentives à ce qui fait l'objet de ces discussions.
- Les heures passant, nous demandons à Rachid, et à l'avocat, la permission de les quitter. Rachid nous informe qu'il nous retrouvera le surlendemain à CORNEILLE (la ville où Jean était le premier magistrat).
- Nous reprenons la route pour notre étape de GUELMA où nous arriverons tard en raison d'un détour.
- BONE derrière nous, nous filons sud-ouest sur GUELMA que nous laissons pour nous diriger sur HAMMAM MESKOUTINE. Nous faisons une halte pour les photos de rigueur, souvenirs, souvenirs... !
- Les eaux sulfureuses chaudes sont, bien sûr, toujours actives et le site me semble avoir été aménagé dans le bon sens depuis mes quelques passages précédents (1957).
- En repartant du site vers le centre du village, nous avons une crevaison sur une des roues de la LADA. Paul a vite repéré un atelier qui « ressemble » à celui d'un mécano. Il s'adresse à la personne présente pour savoir s'il est possible de faire réparer. Ce dernier nous répond positivement en précisant qu'il faudra attendre qu'il ait terminé son travail en cours.
- Paul, apercevant l'outillage nécessaire dans un coin de l'atelier, propose de faire lui-même la réparation s'il est autorisé à se servir du matériel. Le mécano accepte et Paul est vite à l'ouvrage. Pendant ce temps, du village arrivent des badauds dont nous sommes la curiosité.
- Une discussion, menée par le mécano, s'engage entre eux et nous. Le mécano, à la vue de l'âge que nous pouvons montrer, nous demande brutalement si nous étions dans la région pendant les années de la « Révolution ».
- Nous répondons que non, que nous avons eu des cousins qui avaient servi dans différents secteurs en Algérie et que nous souhaitons connaître ce pays dont ils nous avaient tant vanté les beautés et le climat.
- Après un moment de silence, il nous dit qu'avec le camarade, qu'il désigne dans le groupe des badauds, tous deux militaient au sein de la Kasma d'ici pour des coups de main ponctuels et divers harcèlements.
- Il a le souvenir d'une certaine fois où les « Bérêts Noirs » de Ras El Akba lui couraient aux fesses (tiens...tiens...) et que, son camarade et lui, s'en étaient tirés de justesse sans dégâts.
- La conversation, prenant une orientation que nous ne souhaitons pas, nous essayons de passer à un autre sujet mais Paul vient à notre secours pour nous annoncer que la voiture est prête pour le départ.
- Le jour déclinant, nous revenons sur Guelma, à l'hôtel Marmoura qui a été prévenu de notre arrivée par Rachid, dans l'après-midi par téléphone.
- Si Constantine, Stora, Philippeville et Bône nous ont laissé sur de bons sentiments, Guelma, elle, nous semble bien grise et moins active.
- Cependant, Bourles et moi-même, sommes satisfaits d'avoir pu revoir l'hôpital où nous avons été transférés du Taya pour les premiers soins sérieux avant d'être dirigés, quelques instants plus tard, sur Bône. Cet hôpital est proche de l'hôtel où nous passons la nuit.



- La carte de notre Restaurant de BONE

- Notre Hôtel de GUELMA





- HAMMAM-MESKOUTINE - De G à D : J. VIOLLEAU - JC VOINEAU
J. BOURLES - M. CHESSEBOEUF

- RAS-EL-AKBA - A mon époque, la Mosquée n'existait pas ni le hangar



MERCREDI 25 MAI

- Après une bonne nuit de repos, nous reprenons la route pour une étape prévue à Batna. En ce qui concerne Voineau, Bourles et moi-même, cette journée est un peu la nôtre en raison des secteurs visités ou traversés.
- Nous retrouvons : Clauzel – Ain Amara – le col de Ras El Akba avec son bordj où je suis resté en poste, pour deux périodes d'un mois, au premier semestre 1957, souvenirs, souvenirs... !
- Le bordj est toujours en parfait état. Il a été transformé en Centre d'Intervention des Ponts et Chaussées. Une maison est construite à quelques mètres. Un arbre planté apporte un peu d'ombre le jour.
- Nous n'avons plus à nous payer les lacets de l'ancienne route car l'autoroute Bône, Guelma, Constantine, sur laquelle nous roulons, passe au pied du mamelon que domine le Bordj.
- Peu après, nous longeons Ras El Akba et marquons un arrêt photos. Souvenirs, souvenirs... !
- En 1957, ma 2^{ème} Cie avait son P.C. au village avec deux sections. La troisième section tenant le Bordj, par alternance, pour un mois chacune.
- Le village s'est un peu étendu. Une mosquée, qui n'existait pas, le domine. La place est restée inchangée avec le lavoir, la maison où était le P.C., et l'école le long de l'ancienne route de Guelma.
- Comme à Hammam Meskoutine, les gens semblent étonnés de nous voir arrêtés au bord de ce petit village perdu. Nous ne restons donc que quelques minutes.
- Nous poursuivons par l'ancienne route de Constantine et, un peu avant Oued Zenati, nous prenons à gauche la petite route de Renier qui longe le djebel Ancel. Elle aurait bien besoin d'être refaite cette route.
- Renier est restée telle que je m'en souvenais. Les gens ne semblent pas très affairés. Nous restons un petit quart d'heure, pour des photos, et repartons par la route n° 23, direction Ain Trab et Montcalm que nous traversons lentement.
- En traversant Ain Trab, le souvenir de Joseph Legal fait l'objet d'un échange de souvenirs entre Bourles et moi-même.
- A Montcalm, nous rebroussons chemin pour nous diriger sur Oued Zenati. Souvenirs, souvenirs... !
- A ma grande surprise, je ne m'attendais pas à rencontrer, aussi rapidement, le panneau d'entrée en ville. Actuellement, il est positionné au niveau de la ferme Lecca dont beaucoup de « Bérêts Noirs » se souviennent sûrement. Ma 2^{ème} Cie y est restée cantonnée après son départ de Ras El Akba, début 1958.
- De la ferme, il ne reste que des ruines plus ou moins calcinées. Dès ce panneau, nous entrons dans Oued Zenati 1988. La route est bordée de constructions récentes.
- Nous continuons jusqu'à l'endroit que Bourles et moi-même, reconnaissons, l'ancienne route Guelma - Constantine.
- Nous laissons les deux voitures au bord de la route, au niveau de ce qui était le magasin (Toutes Marchandises) de Monsieur Guillemain ou Guillemain ? proche des Mess Officiers et S/Officiers.
- Paul et Jean Violleau proposent de rester près des voitures par mesure de sécurité. Nous passons devant les anciens Mess et tournons à gauche pour remonter la rue en direction du cimetière européen.
- Nous allons devant les écoles, notre ancien P.C., infirmerie et transmissions. Plus haut, sur notre droite, l'ancien Centre d'Apprentissage (cantonnement P E G et centre de soins, pour la population, par notre service santé des « Bérêts Noirs »).

- Nous descendons à gauche jusqu'à la mosquée de notre époque restée intacte. Nous remontons vers l'église. Nous sommes peinés de constater qu'elle est transformée en deuxième mosquée.
 - A cet instant, Jean, qui parle, comprend l'Arabe et le dialecte Chaouia, nous rassemble lentement, en marchant, et nous informe qu'il vient de saisir une conversation provenant d'un groupe d'hommes du pays, qui venaient de se réunir, et qui s'interrogent sur l'objet de notre présence à Oued Zénati.
 - Certains de ces personnages avancent l'idée que nous pourrions être d'anciens « **Bérets Noirs** » et qu'il serait peut-être bon de prévenir la Police.
 - Compte tenu de ces réflexions, nous rejoignons Paul et Violleau près des voitures.
 - Nous faisons part de cette situation à nos deux camarades qui nous informent que, sans comprendre la langue, ils pensent avoir le même sentiment de la part d'un groupe rassemblé à une dizaine de mètres des deux voitures.
 - Aussi, sans plus attendre, nous reprenons la route. Nous sortons de la ville et, à ma demande, nous prenons la direction de Bordj Sabath (29 mai). Souvenirs, souvenirs... !
-
- La route est en très mauvais état. En roulant, nous constatons que, sur la rive droite de l'Oued Zénati, sont construits des petits immeubles comme des tours carrées mais à deux et trois niveaux seulement. Ils sont assez espacés, les uns des autres, et s'étendent sur environ 1,5 Km au-delà et en prolongement des constructions que nous connaissions à notre époque, le long de l'oued.
 - Nous poursuivons lentement notre route sur 2 ou 3 Kms quand la voiture de Jean Violleau, en tête, s'arrête. Nous en faisons autant.
 - Jean Violleau et Bourles viennent à notre rencontre et nous font part du souhait de leurs deux autres coéquipiers, et d'eux-mêmes, de ne pas continuer en raison de l'état de la route et du chemin qui reste à parcourir pour être à notre étape de Batna.
 - Après concertation avec l'ensemble du groupe, nous décidons de suivre leur souhait.
 - Pour ma part, j'ai toujours pensé que l'épisode de Oued Zenati avait soulevé quelques craintes au sein de quelques camarades du groupe. Nous rebroussons chemin et reprenons la grande route en direction de l'Ouest.
 - Premier village : Ain Regada que nous traversons lentement. Ensuite, Ain Abid où nous nous arrêtons. Souvenirs, souvenirs... !
 - Jean-Claude Voineau est particulièrement ravi. Il servait ici comme Cal/Chef de la roulante quand le P.C. cantonnait au village après son départ de Oued Zenati.
 - Nous repérons une petite place plantée de deux ou trois arbres et ce qui ressemble à une buvette. Nous en profitons pour nous désaltérer avec une « gazouze » car il fait très chaud. Ensuite, quelques pas dans les rues pour réveiller notre mémoire. Dans l'ensemble, le village est resté le même mais vraiment peu actif.
 - Contrairement à Oued Zenati, les gens semblent indifférents à notre présence. Ce n'est peut-être qu'une apparence ? Nous reprenons les voitures, descendons lentement la rue menant vers Bordj Mehiris sur 250/300 m et revenons sur la route en direction de Constantine.
 - Surprise, (encore une !), Le Kroub est devenu une banlieue et marque le début de la ville de Constantine. La route est bordée de longues barres de constructions grises. On nous dit qu'il s'agit des Cités Universitaires. L'université est un peu plus loin vers la ville.
 - N'ayant pas prévu de revenir à Constantine, nous retournons sur nos pas et prenons la direction du sud par la route de Biskra. Nous passons lentement Ouled Rahmoun – Ain M'lila.
 - Apercevons, au loin, le Guérioun, le Fortass, souvenirs, souvenirs... ! Nous arrivons à Batna, à l'hôtel Chelia, plus tôt que prévu, aux alentours de 16 heures.

- Nous occupons nos chambres et prenons une bonne douche. Nous pensions faire une sieste pour nous remettre de nos longues premières journées.
- Au moment de nous allonger, une forte et longue discussion, en français, éclate dans le couloir. Nous sortons nous rendre compte de ce qu'il en est.
- Nous trouvons notre ami Jean, en slip, en grandes explications, avec un algérien de petite stature, les mains sur les hanches, face à lui.
- Alors, Jean, tu dis que tu es mon ami et j'apprends que tu es au pays. Depuis deux jours, je viens deux fois par jour voir si tu es arrivé à Batna. Maintenant, on boit une « gazouze » et tu me suis avec tes camarades.
- Nous enfilons nos vêtements et suivons ce petit personnage au bar où nous dégustons une bonne bière fraîche, ce qui nous convient mieux que la « gazouze » prévue. Remontés par cette boisson fraîche, nous nous dirigeons vite vers nos voitures pour prendre la route de Corneille.
- Ce petit personnage, dont nous apprenons qu'il est surnommé « Boudi », montre une grande fierté en se mettant au volant de sa voiture (une grosse américaine) paraissant en parfait état.
- Il fait monter Jean à ses côtés. Par respect envers ce qu'ils peuvent avoir à se raconter, en tête-à-tête, nous les laissons seuls dans l'américaine. Au moment de démarrer, Jean demande à Boudi de passer par la route du Telmet. Cette route, pas facile, traverse la montagne, et des paysages magnifiques, pour atteindre le Col du Telmet à 1750 m d'altitude et redescend, ensuite, sur Corneille.
- Au col, nous marquons une halte pour jouir du paysage mais, aussi, pour laisser refroidir la grosse américaine qui montre qu'elle n'est pas en si bon état que nous le pensions et laisse échapper une forte fumée blanche, signe que le moteur avait mal supporté la montée et chauffe anormalement.
- L'air est frais et le soleil darde ses rayons pour nous aider à contempler les cèdres, de toute beauté, qui nous entourent. Dans le dernier tiers de la descente sur Corneille, Boudi nous fait signe d'arrêter.
- Nous nous exécutons et descendons des voitures. Nous suivons Boudi sur 15/20 mètres en profondeur, sous les arbres et les fourrés, en bordure de route et, au pied d'un superbe cèdre, il nous montre un trou. Se retournant vers Jean, il lui dit : « Tu te souviens, Jean, quand nous étions des gamins, nous venions ici pour piéger les perdreaux qui venaient boire à cette source. Tu vois, aujourd'hui, elle est tarie et j'en pleure » In cha el-Lah, elle renaîtra peut-être !
- C'est sur ces échanges de souvenirs que nous reprenons la route de Corneille où nous arrivons sous un soleil de plomb. En rentrant en ville, au premier carrefour, un vieillard de fière allure, un tuyau d'arrosage en main, donne un peu d'eau à quelques orangers qui bordent la route le long de sa maison.
- A la demande de Jean, Boudi s'arrête. Nous faisons de même. Jean descend de voiture et se plante sur le trottoir, à quelques pas de l'arroseur. Ce dernier, surpris, se fige un court moment, laisse tomber son tuyau, tend les bras en avant et s'exclame : « Jean, tu es là, alors tu es revenu, Dieu soit loué de me permettre de te revoir.
- Embrassades et larmes sur les joues du vieux Chibani, âgé de 92/93 ans. Jean, très ému, nous indique que ce vieil homme, surnommé « Ali Oued », en raison de son penchant pour le whisky, est l'ancien chauffeur du Préfet de Batna, des années d'avant 1962.
- L'émotion passée, Ali Oued nous attire vers un garage aux lourdes portes de bois, munies d'une très grosse serrure de fermeture. Il appelle son fils, déjà âgé, et lui commande sèchement d'aller lui chercher la clef de cette serrure. Le fils s'exécute et revient porteur d'une énorme clef en rapport avec la serrure.



- COL-DU-TELMET - A gauche "BOUDI" - A droite Jean

- Les cèdres du COL





- Le trou où les
perdreux se
faisaient piéger par
"BOUDI" et Jean

- CORNEILLE - La Pharmacie et l'appartement de Jean qu'il a dû quitter en 1962



- « **Ali Oued** » ouvre la porte et nous montre, sous une vieille couette mitée qu'il enlève, sa voiture dont il paraît très fier. Il s'agit d'une 403 Peugeot, jaune sable, qu'il bichonne comme une « gazelle », nous précise-t-il.
- Puis, s'adressant à Jean : tu vois, elle est aussi belle que lorsque tu es parti. Depuis, elle a beaucoup roulé pour aller à Batna, à Constantine, et puis, il y a une dizaine d'années, jusqu'à La Mecque pour mon pèlerinage.
- Grâce à Dieu, je suis toujours en vie mais je ne roule plus depuis trois ans. Pourtant, tous les jours, je viens la voir. « **Ali Oued** » referme la porte du garage et rend la clef à son fils.
- Jean l'invite à monter dans la voiture de Boudi afin de nous rendre au centre ville où nous nous arrêtons devant une pharmacie (voir photo). La façade et l'intérieur n'ont rien de comparable à celle de Jean, chez nous, à Luçon. Pourtant, il s'agit bien de la pharmacie qu'il a dû quitter en 1962. Gros moment d'émotion.
- A peine sommes-nous arrêtés, et descendus de voiture, que, déjà, nous sommes entourés de nombreux curieux : En premier lieu, l'actuel propriétaire et ses employés. Le pharmacien donne l'accolade à Jean et nous invite à entrer.
- Du temps de Jean, il était son premier préparateur et son homme de confiance. Notre attention est immédiatement attirée vers une photo de grand format. Bien qu'un peu jaunie, elle représente l'équipe de foot d'El Biar à Alger, dans les années 48 à 56 et sur laquelle figurent Jean et son frère.
- En **Algérie**, les frères de Mouzon étaient connus pour être parmi les champions de cette équipe d'El Biar. Jean nous précise que cette photo est à l'emplacement où il l'avait laissée en 1962.
- Le pharmacien nous fait remarquer, en demandant à Jean de confirmer, que les médicaments, également, sont aux mêmes places qu'à son époque. Bien sûr, ils ont été renouvelés et, pour beaucoup, l'origine n'est plus la même mais en provenance des Pays de l'Est pour la grande majorité.
- A la demande de Jean, nous ressortons par la cour pour entendre une anecdote concernant Boudi. Du temps de Jean, Boudi était employé comme factotum et chauffeur de la famille de Mouzon.
- C'est à cette époque qu'un jour de grand vent, Jean lui demande de sortir la 203 Break de la cour pour aller, comme de coutume, vendre ses médicaments et l'anisette « fabrication maison » sur un marché des environs en plein djebel.
- Boudi ouvre le grand portail métallique, revient à la 203, qui était l'un des derniers modèles encore muni d'une manivelle pour lancer le moteur. Il en donne quelques tours. Le moteur tousse trois ou quatre fois et s'étouffe. Deuxième essai, idem.
- Jean arrive et lui dit : Boudi, comment tu veux réussir. Tu as ouvert le portail en premier et, le vent, il éteint les bougies du moteur. Ferme le portail et tu verras, pas de problème.
- Le pauvre Boudi s'exécute, revient à la manivelle pour un autre essai et, par miracle, le moteur tourne sans s'arrêter. Nous n'arrivons pas à nous retenir et éclatons de rire devant le pauvre Boudi qui se fait tout petit dans son coin. Cependant, il réagit en répondant : « Tu sais, Jean, je ne connaissais pas grand-chose à l'époque ».
- Un court moment de silence et il ajoute : « Tu vois, maintenant, j'ai appris et je suis devenu le responsable de la (DDE) pour la région de Corneille. Mais, mon frère, tu m'as toujours taquiné et, de toi, je l'accepte toujours ».

devant la maison et
la Pharmacie de ses débuts
MOSNEVILLE



- Jean et Rachid devant la seconde maison et Pharmacie
qu'il a dû quitter en 1962



- Après un autre court moment de silence, il ajoute : « Demain, toi et tes camarades, vous venez à la maison manger le couscous. Il y aura Rachid et Hamou qui seront ici avec nous ».
- Je dois préciser que la maison de Boudi est le premier logement et la première officine que Jean possédait à Corneille. Par la suite, lorsque le Gouvernement avait lancé son programme de construction de nouvelles gendarmeries, Jean avait acheté les bâtiments de l'ancienne pour en faire son nouveau logement et sa nouvelle officine (voir photo).
- Nous ressortons sur la rue et sommes de plus en plus entourés d'anciens administrés de Jean que le « téléphone arabe » a prévenus de notre présence. Après les immanquables scènes de retrouvailles de cette assemblée indigène très bruyante, nous reprenons les voitures. Il se fait tard et nous souhaitons regagner notre hôtel de Batna. Avant de quitter Corneille, Jean nous fait prendre un détour en ville pour passer devant l'ancienne demeure de ses parents.
- Son père, de son temps, était l'unique médecin à plusieurs dizaines de Kms à la ronde, dans la région, et faisait ses visites à cheval au début.
- Après un court arrêt, nous prenons, enfin, la route vers Batna en confirmant, à nos hôtes, que nous serons au R.V. du lendemain, de très bonne heure.
- A l'hôtel, un message de Rachid nous prévient qu'il passera, demain matin, pour nous accompagner à Corneille. Au restaurant, le dîner a été vite expédié et, après une courte promenade digestive, nous rentrons nous mettre au lit. Nous n'avons pas besoin d'être bercés pour nous endormir.

JEUDI 26 MAI.

- Il est à peine 7 heures quand la réception de l'hôtel nous annonce que Rachid nous attend dans le hall. Etant déjà prêts à descendre, nous sommes vite autour du bar pour savourer un rapide petit-déjeuner que partage Rachid. Nous voilà, maintenant, en convoi derrière Rachid en direction de Corneille.
- A notre arrivée chez Boudi et, après une pause café, nous sortons pour une visite à pied de la ville avec Boudi et Rachid nous servant de guide. La première visite est pour le stade de foot. Très vite, une foule nombreuse nous rejoint.
- Moults commentaires sportifs, passés et actuels, sont échangés. Nous sortons et continuons vers le marché pendant que la foule grossit autour de nous.
- Le marché est semblable à tous ceux que nous avons connus dans les villes algériennes de l'importance de Corneille (37000 habitants en 1988). Nous remarquons la bonne tenue du marché couvert, même si quelques mouches tournent autour des étals des bouchers. Nous parvenons à nous en sortir en jouant des coudes.
- Toujours les mêmes scènes d'embrassades et de souvenirs se renouvellent pour Jean, avec autant de chaleur que la veille, ce qui nous fait plaisir.
- Toujours très entourés, nous partons jusque devant la Mairie. Celle dont Jean en était le premier magistrat jusqu'en 1962. Il a la surprise de rencontrer, devant l'entrée principale de « sa Mairie », un de ses anciens « gratte papier ». Cette personne est actuellement Maire de Tolga où il possède une très belle palmeraie. Il est venu à Corneille chercher de l'eau à une source, comme il le fait régulièrement tous les 8/10 jours.
- Cette eau aurait des pouvoirs bénéfiques sur la santé, paraît-il... ! Ayant été mis au courant de la présence de Jean et, sachant que nous passerions par la Mairie, il attendait notre arrivée. Ce Hadj nous invite à passer chez lui, à Tolga, dans sa palmeraie.
- Puisque notre étape est prévue ce soir à Biskra, nous acceptons et fixons le rendez-vous pour le lendemain, aux environs de 8 heures à notre hôtel. Alors que nous

- quittons le secteur de la Mairie, le Maire de Tolga nous alerte du passage du Wali (Préfet) en tournée d'inspection à Corneille. Il est accompagné du Maire actuel de Corneille et de 5 ou 6 personnes seulement, ce qui fait dire à Rachid : « Vous voyez, Jean, vous avez peut-être une centaine de personnes autour de vous et le Wali, lui, que 4 ou 5. C'est encore vous qui êtes dans tous les cœurs... !
- Nous continuons d'arpenter les rues de la ville en direction de l'Eglise avec une certaine appréhension qui se révèle, heureusement, injustifiée.
 - En effet, l'Eglise, bien conservée, n'a subi aucun dégât et semble entretenue bien qu'aucun office n'y soit célébré car il ne reste ni ouaille, ni curé à Corneille ou aux environs ;
 - Rachid nous assure que les administrés de Corneille, dans leur grande majorité, l'ont souhaité par respect envers quelques familles européennes de Corneille dont celle de Jean en particulier.
 - A ce stade de mon récit, je dois souligner que nous sommes tous surpris de la propreté, et de l'entretien des rues de Corneille, en comparaison de ce que nous avons vu depuis notre arrivée à Constantine.
 - Ce constat a été maintenu jusqu'à la fin de notre séjour et reste bien ancré, depuis, dans nos souvenirs.
 - Nous en avons, tous été très agréablement surpris, et fiers, pour notre ami Jean.
 - Nous continuons et, au fil des rues, nous entrons dans une maison où nous étions attendus. La maîtresse de maison, Algérienne, vit ici avec ses enfants. Il n'y a pas de mari, lequel serait décédé depuis plusieurs années.
 - Cette femme milite dans une association pour la défense des droits de la femme algérienne, ce qui ne doit pas être facile dans ce pays. Elle en est la Présidente pour la région. L'une de ses filles est une chanteuse connue. Nous en héritons chacun d'une cassette.
 - Cette militante, après avoir embrassé Jean, et autour d'un bon kawa ; nous fait part des pressions qu'elle subit de la part de la majorité des hommes. Nous voulons bien la croire.
 - Puis, vient le moment de prendre congé de notre hôtesse pour rentrer sur Biskra.
 - Avant de quitter Corneille, Jean exprime le souhait de passer chez Ali Oued afin de le saluer pour, peut-être, la dernière fois. Son souhait, bien sûr, est immédiatement mis en œuvre et nous nous dirigeons chez ce dernier, toujours largement entourés et accompagnés.
 - Le vieil homme est devant chez lui, assis sur un banc. Il se lève pour recevoir Jean dans ses bras. Après un court moment de silence, il dit : « Jean, tu reviens, nous ferons des élections et tu seras encore notre Maire... A nouveau, un moment d'émotion, et de silence, règnent autour de nous. Nous avons, tous, les larmes à l'œil.
 - Puis, après une dernière étreinte, et quelques paroles échangées en Chaouia entre Jean et Ali Oued, nous laissons ce vieux monsieur à ses pensées. Nous nous dirigeons vers nos voitures.
 - Avant de prendre congé des personnes, qui nous ont accompagnés en ville lors de cette journée, Jean demande un peu de silence. Ce qui est vite respecté.
 - Il dit combien il a été heureux d'avoir pu, avant de terminer le chemin qui lui reste à faire ici-bas, in cha el-Làh, revoir cette terre algérienne et, en particulier, Corneille.
 - Il remercie tous ceux qui ont su et bien voulu lui témoigner leur sympathie, ici, à Corneille et qu'il en gardera toujours le souvenir gravé dans son cœur. C'était le Mektoub.
 - Nous saluons Rachid et Boudi et remontons dans nos voitures en direction de Biskra par la RN 40, puis RN 35 A – RN 28 et RN 3.

- Nous traversons lentement : Taxlent – Timibaouine – N’gaous – Seggana Et Mac - Mahon.
- C’est maintenant El-Kantara et ses célèbres portes. Dès que nous sortons de ce lieu, le paysage change du tout au tout. Nous laissons les Aures, derrière nous, et le désert s’offre à nos yeux.
- Quel changement brutal mais agréable. Ah, désert quand tu nous tiens... ! Nous traversons, toujours lentement, El-Outaya et il fait très chaud. Enfin, nous arrivons à Biskra.
- Biskra, où nous descendons, comme prévu, à l’hôtel Zibans (voir photo) que nous avait retenu Rachid la veille de Batna.
- Le calme des jardins de l’hôtel, du désert, l’envoûtement, font que nous décidons de rester nous relaxer à la piscine de l’hôtel pour terminer cette belle journée bien remplie et riche d’enseignements.
- Après le dîner, et une dernière promenade dans les jardins, nous montons dans nos chambres car, demain, la journée sera encore bien occupée. Nous dormons d’un profond sommeil.

VENDREDI 27 MAI.

- L’appel du muezzin de la mosquée du secteur nous sert de réveil. Notre toilette terminée, nous descendons prendre le petit-déjeuner. A ce moment, arrive, comme convenu à Corneille, le Maire de Tolga pour nous guider jusqu’à sa palmeraie.
- Avant de le suivre, nous lui demandons de nous arrêter à une station-service pour le plein de nos voitures. Celles-ci, n’étant pas très rapprochées, il est préférable d’être prudent, surtout dans le désert.
- C’est chose faite à la sortie de Biskra avec une surprise au moment de régler la note. En effet, la personne qui nous a servis nous dit que c’est déjà réglé. En nous retournant vers le maire de Tolga, nous comprenons à son sourire qu’il a pris la note à son compte.
- Nous protestons pour la forme et le remercions pour sa délicate attention. Puis, nous le suivons jusqu’à Tolga dans sa palmeraie. A notre arrivée, nous sommes accueillis par son fils qu’il nous présente. Il doit avoir dans les 35/40 ans.
- Il est d’allure distinguée, portant costume et chemise blanche, sans cravate, tout à fait à « l’occidentale », contrairement à son père qui porte la djellaba blanche du Hedj. A la demande de son père, il est descendu de Constantine où il serait professeur de droit à l’université.
- La palmeraie, dont on nous assure qu’elle produit les meilleures dattes du Maghreb, est de toute beauté (photo) et nous sommes invités à nous y promener, tout en discutant. Dans ce havre de paix,, l’ambiance se prête à la discussion et c’est Pierre Ferchaud qui se lance, avec le professeur. Pendant ce temps Jean et le maire parlent de leur passé à la mairie de Corneille.
- Le Docteur Ferchaud oriente sa discussion en direction de l’avenir économique et politique de l’Algérie en glissant, lentement, une légère dose de principe religieux. A notre satisfaction, il abonde tout à fait dans une voie qui semble ravir le prof. Cette discussion nous semble pleine d’intérêt et nous rend très attentifs.



- Les Portes D'EL-KANTARA





Hôtel ZIBANS
et la Piscine

- Un jeune Palmier attend l'arrosage





- Palmeraie de TOLGA - De dos le HADJ, à sa gauche Pierre FERCHAUD

- Une rose trémière dans la Palmeraie



- Bien que Pierre Ferchaud, chrétien catholique bon teint, ne manque pas d'arguments, il comprend, très vite, que le prof tente de lui opposer la philosophie de sa propre culture indissociable, selon lui, de la religion musulmane. Il est évident que, dans ce genre d'échange, nous ne pouvons que relever les points marqués, d'un côté comme de l'autre.
- Bien que Pierre Ferchaud se montre tout à fait à la hauteur du débat, il doit concéder quelques points au prof. On peut, cependant, admettre qu'il y a match nul. Pendant tous ces échanges de très bon niveau, qui se déroulent toujours dans le calme, sans une parole plus haute que l'autre, nous continuons de parcourir la palmeraie dont l'ombre des palmiers tamise, heureusement, les rayons du soleil qui est de plus en plus brûlant.
- Aux environs de midi, le hedj nous arrête et nous fait porter des sièges pour nous permettre de manger quelques brochettes avec du couscous. Ensuite, des dattes de la palmeraie, pour terminer avec du thé, ou du café, selon le choix de chacun. Je dois préciser que le personnel ne manque pas dans cette palmeraie.
- A souligner que nous avons apprécié les brochettes, les dattes, et le thé (à la menthe, bien sûr !) Par contre, nous aurions préféré une autre boisson que l'eau qui nous a été servie. Heureusement, elle était fraîche.
- Dès le repas terminé, le prof nous demande de bien vouloir l'excuser mais des obligations lui imposent de rejoindre Constantine. Il nous fait savoir qu'il a été très heureux de nous connaître et d'avoir pu échanger ses points de vue avec ceux du docteur Ferchaud, en toute franchise, et qu'il croit possible en des relations étroites entre nos deux pays.
- Il termine, bien sûr, par in cha el-Làh issetre-K. Puis, en bon français, sans accent : « je vous souhaite une bonne fin de séjour dans mon pays et il part.
- Son père, de son côté, nous invite à revenir chez lui, en ville, afin que ses femmes (il en a deux) puissent connaître Jean.
- Nous reprenons les voitures et le suivons. La ruelle, pour se rendre chez lui, étant trop étroite pour le passage des voitures, nous les laissons sur le bord de la route principale.
- C'est alors, dans cette ruelle, à mi-chemin, que nous faisons une rencontre très émouvante. Une très vieille femme, très couleur locale, se retourne vers notre groupe et nous entendons :
- Rebb, je rêve, mais c'est Jean ! et elle continue en Chaouia. Aux premières paroles, Jean se retourne également et se dirige vers cette femme. Très vite, il reconnaît celle qui a été sa nounou alors qu'il était tout bébé et enfant.
- Aussitôt, dans les bras l'un de l'autre, beaucoup d'émotion, des larmes aussi. Puis la nounou recule d'un pas et essaie de nous faire comprendre qu'elle a bien souvent bercé Jean dans ses bras en mimant les gestes que, tous, nous connaissons.
- Ensuite, Jean lui fait savoir qu'elle peut parler en Chaouia et qu'il nous traduira. Elle est tellement heureuse en ce moment cette très vieille femme. Elle nous fait savoir qu'elle va bientôt avoir plus de 95 ans.
- Bien sûr, nous ne saurons jamais tout ce qui a été dit, entre elle et Jean, et c'est bien ainsi.



- Le Docteur FERCHAUD dans la Palmeraie de TOLGA

- Le maire de Tolga, devinant la joie de Jean à retrouver sa nounou (ce qu'il semblait ignorer qu'elle fut), invite celle-ci à se joindre à nous, chez lui, pour prendre le thé et manger quelques dattes (encore !). Elle nous suit donc.
- Nous entrons dans la cour d'une maison qui nous semble très sobre en apparence car nous n'avons pas été invités à y entrer. Quelques chaises, et quelques bancs, nous attendaient à l'ombre de deux palmiers et de deux ou trois lauriers roses.
- La nounou de Jean était assise près de lui dans une chaise.
- Pendant que nous prenions le thé, et que nous parlions des prévisions de la récolte de dattes 1988, Jean discutait, surtout, avec la nounou. Ils avaient tant de souvenirs à évoquer.
- Nous indiquons au maire que nous allons devoir partir rejoindre Bou-Saada. Il dit regretter que nous ne puissions lui accorder plus de temps. Comprend, compte tenu du programme que nous nous sommes imposés. Nous assure qu'il a été très heureux de partager une grande partie de la journée en notre compagnie. Il souhaite que la visite de sa palmeraie nous laisse un bon souvenir parmi ceux de notre périple algérien.
- Puis, à Jean, il l'assure que les moments qu'il vient de partager à ses côtés, à Corneille, de même qu'ici à Tolga, resteront gravés dans sa mémoire.
- Il ajoute : « Monsieur Jean, je suis très heureux que votre passage dans cette ville vous ait permis de revoir votre nounou. Je n'y suis pour rien mais je m'en réjouis, c'est le Mektoub. »
- Enfin, s'adressant à tous : « Avant de nous séparer, accepteriez-vous de m'indiquer vos adresses en France pour me permettre de vous faire parvenir un paquet de dattes en fin d'année.
- Nous nous adressons un bref regard interrogatif puis, d'un signe du menton, nous répondons que oui et passons à l'acte tout en le remerciant de son aimable attention. Notre hôte note donc nos adresses sur un livre, type semainier.
- Nous nous levons. Jean étreint, pour une dernière fois, la nounou qui lui adresse un el-Làh issetre-K. Puis, nous partons rejoindre nos voitures.
- Avant de poursuivre mon récit, je dois informer qu'au moment, où je rédige ces souvenirs, nous sommes en février 2005 et, aucun de nous, n'a encore reçu le paquet de dattes de Tolga... !
- Nous voilà, maintenant, sur la route qui nous mène à Bou-Saada. Elle est récente et répertoriée N46. Nous traversons Bordj Chaïba – Ben S'Rour et Oultem d'où nous apercevons, au loin, le Chott El Hodna et ses mirages. Nous arrivons, enfin, à Bou-Saada, à l'hôtel Caïd, terminus de notre étape de la journée. Après nous être désaltérés au bar, nous montons poser nos bagages et nous doucher.
- L'hôtel Caïd, bien connu avant 1962, a peu changé depuis 1973, quand j'y avais séjourné lors d'un premier retour en compagnie d'un couple luçonnais de mes relations. Il semble avoir été sensiblement restauré, ce qui le rend très agréable.
- Nous descendons pour un repos photo, sous une tente bédouine, dans les jardins de l'hôtel. A peine suis-je installé qu'un serveur m'informe que je suis demandé au téléphone. C'est une bien triste nouvelle. Il me faut rentrer au plus vite en raison du décès de ma mère, intervenu la veille. Il est inutile de souligner combien ma peine est grande ? J'essaie, cependant, de surmonter le choc.
- L'agence de La Rochelle, avec laquelle j'avais organisé ce périple, était en relation avec un correspondant à Alger. Ce dernier avait tenté, en vain, de me joindre ce matin à Biskra mais nous avons déjà quitté l'hôtel.
- Depuis notre passage à Bône, par précaution, nous avons transmis les coordonnées de Hamou et Rachid au correspondant d'Alger afin de nous joindre si nécessaire et après avoir consulté Hamou ou Rachid, que nous tenions, chaque jour, au courant de nos étapes par téléphone.



- BOU-SAADA -

Parc de l'Hôtel
CAÏD

- Repos sous une tente bédouine



- Je retourne donc sous la tente pour mettre mes amis au courant de la situation et leur faire part de mon désarroi. Je leur demande de m'excuser des complications que ce douloureux événement aura sur le déroulement futur du circuit.
- J'invite Jean de Mouzon et Pierre Ferchaud à me suivre dans le jardin de l'hôtel pour nous entretenir des mesures à envisager, en ce qui me concerne, et en ce qui concerne le reste du groupe.
- Je leur fais part de mon désir de rallier au plus vite Zéralda, notre étape du lendemain soir, en étudiant l'itinéraire le plus facile et en partant tôt le matin afin d'y être avant midi pour me permettre d'organiser mon retour, dès le dimanche si possible.
- Jean et Pierre sont tout à fait en accord avec mon souhait. Nous partons avec notre voiture pendant que le second véhicule empruntera l'itinéraire prévu initialement et nous rejoindra, au plus tard, en fin d'après-midi.
- Nous revenons vers le groupe, sous la tente, et leur exposons notre réflexion qui est adoptée par tous. Nous passons au restaurant, faisons ensuite quelques pas dans le jardin, avant de monter nous reposer pour la nuit. En ce qui me concerne, la nuit m'a paru longue.

SAMEDI 28 MAI.

- Nous nous levons tôt dans le silence du désert et, après un rapide petit déjeuner, nous prenons la route dès 7 heures. L'équipage, de notre voiture, est toujours composé de Paul Guigner, notre chauffeur, Jean de Mouzon, Pierre Ferchaud et de moi-même.
- Nous quittons Bou-Saada en remontant nord ouest vers Ain El Hadjel où nous bifurquons plein ouest par la nouvelle N 40 jusqu'à Bougzoul d'où nous remontons sur Boghari – Berrouaghia – Medea – Blida – Boufarik Et Zeralda où nous arrivons à l'hôtel Mazafran vers 11 h 30.
- A l'hôtel, Hamou nous attend comme prévu.
- L'autre voiture, dont l'équipage est composé de Jean Violleau le chauffeur, Michel Charpentier, Jean-Claude Voineau et Jean Bourles, est partie de Bou-Saada en empruntant un itinéraire sud ouest par Djelfa pour remonter sur Boghari, permettant à Jean Violleau de revoir cette région, où il avait été en poste autour de Djelfa et de Boghari, dans les années 59/60.
- Ils ont ensuite continué derrière nous par Berrouaghia – Medea – Blida – Boufarik et Zeralda où ils nous retrouvent, à l'hôtel, vers 16 heures.
- Entre-temps, de notre côté, avant de déjeuner, nous sommes allés, en compagnie de Hamou, nous renseigner à l'antenne du correspondant sur les possibilités qui me permettraient de rentrer en France dès demain dimanche.
- Les obsèques de ma mère ayant été fixées au lundi après-midi.
- Devant les difficultés, de toutes sortes, rencontrées auprès de notre correspondant, Hamou prend la décision de rompre les discussions et nous demande de le suivre à l'hôtel où, pendant que nous déjeunerons, il nous précisera son plan pour me donner satisfaction.
- Pendant le repas, Hamou sort de table, à trois ou quatre reprises, afin de passer quelques coups de fil à Alger pour la mise au point de mon retour, nous dit-il.
- Jean de Mouzon, pour me rassurer, m'affirme que je peux faire confiance à Hamou pour me rapatrier. Les engagements, qu'il sera amené à prendre, seront tenus en raison de sa personnalité et de ses relations, liées à sa situation privilégiée dans ce pays.

- A cet instant, je n'avais pas totalement conscience de la manière dont fonctionnait le système algérien. Je m'en étais fait quelques idées, au cours de nos étapes, sans en mesurer encore l'ampleur qui me sera dévoilée le lendemain au moment de mon retour.
 - Le déjeuner est terminé, nous sommes au café. Hamou, qui revient une énième fois du téléphone, m'annonce que tout est arrêté, et mis au point, pour mon retour prévu demain dimanche.
 - Il me suffit de lui préciser, parmi les vols possibles sur Paris, celui qui a ma préférence. Le premier étant le vol Air France de 7 heures. Je réponds que cela me convient parfaitement dans la mesure du possible. Il me confirme qu'il n'y a aucun problème, qu'il en précisera les modalités ce soir même au dîner. Puis, nous en restons là.
 - Hamou s'adresse à Jean et lui demande ce que nous souhaitons pour finir la journée. Jean suggère que nous nous rendions à Staoueli (4 Kms) pour lui permettre de revoir la pharmacie de sa sœur, la demeure et le domaine de ses beaux-parents qui pratiquaient le maraîchage, sans oublier le cimetière où reposent les ancêtres de sa belle famille.
 - De mon côté, revoir Staoueli est un plaisir. En effet ; en décembre 1956, alors que j'étais en convalescence au camp de repos de Sidi-Ferruch, suite à une jaunisse, SYAOUELI faisait partie des sorties qui nous étaient autorisées et nous ne manquions pas d'en profiter, au même titre que les sorties dans Sidi-Ferruch.
 - Je propose, si nous en avons le temps, que nous poussions jusqu'à Fort De L'eau, au camp du Lido où Bourles, et moi-même, avons fait nos classes et notre P 1 de Caporal au titre de Bataillon de Corée entre septembre et décembre 1956.
 - En revenant, s'il nous reste un peu de temps, nous passerions à Sidi-Ferruch. Hamou nous répond qu'il n'y a aucune difficulté et que nous aurons même le temps de passer chez lui faire connaissance de son épouse à Alger.
 - Au moment où nous sortons de l'hôtel, il est à peine 16 heures, nos camarades de la voiture, en provenance de Djelfa, arrivent.
 - Jean Violleau est enchanté d'être repassé par les secteurs qu'il avait arpentés autrefois.
 - Nous leur laissons le temps de déposer leurs bagages, de se rafraîchir avec de la bière et notre convoi démarre, pour 4 kms, en direction de Staoueli. En tête, la voiture de Hamou avec le chauffeur en tenue impeccable de l'armée algérienne. Cinq minutes plus tard, nous nous arrêtons sur une place de Staoueli où Jean pose devant la pharmacie, qui était celle de sa sœur, avant 1962. (voir photo)
 - Déjà, à l'époque, cette ville était plus évoluée que Corneille et la différence se retrouve sur les photos, comparées, des deux pharmacies.
 - Ensuite, nous partons dans le quartier de l'ancienne maison des beaux-parents de Jean avant de continuer sur le domaine où ils cultivaient toutes sortes de légumes.
 - Nous terminons par le cimetière où Hamou, Pierre Ferchaud, et moi-même, accompagnons Jean sur la tombe des grands-parents de son épouse. Moment émouvant, bien sûr.
 - Dans son ensemble, le cimetière est assez bien entretenu. Si, en France, ils sont en meilleur état, il en existe, aussi, de moins bien que celui où nous sommes.
 - Nous regagnons les voitures.
Contrairement à Corneille, Jean n'a pas semblé connaître, ou reconnaître, des personnes parmi les habitants de cette cité et n'a pas été tenté d'engager des propos avec l'un ou l'autre de ceux que nous avons croisés dans les rues. Il faut dire que le programme était chargé pour finir la journée.
 - Maintenant, direction Fort De L'eau où nous laissons les voitures à l'entrée sud du camp du Lido.
- C'est une unité de la Gendarmerie Mobile algérienne qui y tient cantonnement actuellement.



- STAOUELI - Jean devant l'ancienne Pharmacie de sa soeur

- Le carrefour de l'ancienne Pharmacie de la soeur de Jean





- STAQUELI - Jean trottoir de droite face à la maison de ses beaux-parents (volets bleus)

- La maison de ses beaux-parents





- Ancien Domaine maraîcher des beaux-parents de Jean

- De gauche à droite : Paul GUIGNER - Pierre FERCHAUD - Jean de MOUZON



- Hamou nous demande si nous souhaitons visiter le camp. Nous l'informons qu'en raison du temps qui nous est compté, nous préférons faire quelques pas en longeant le camp vers la plage et devant les villas du bord de mer, dans la rue par laquelle nous avons accès au camp pour la partie réservée au 9^{ème} Bataillon de Zouaves, chargé d'instruire les jeunes recrues du Bataillon de Corée et celles de quelques autres unités, en plus de celles destinées au 9^{ème} Zouaves.
- Les souvenirs défilent, nous prenons le chemin du retour sur Alger. Avant d'y pénétrer, Jean demande à Hamou de bien vouloir passer au cimetière de St Eugène où reposent ses parents. Nous l'accompagnons sur la tombe. Le lieu n'est ni mieux, ni plus mal entretenu, que celui de Staoueli.
- Dans l'ensemble, aucune tombe ne semble délabrée. Toutefois, beaucoup auraient besoin d'un sérieux ravalement. Celle de ses parents est en bon état et des fleurs y avaient été déposées depuis peu. Sûrement, une délicate attention de Hamou. Jean en a été très touché.
- Il demande à Hamou de lui promettre de faire en sorte que cette tombe soit toujours aussi bien entretenue dans l'avenir. A charge, pour Hamou, de trouver une personne pour assurer ce service qui sera rétribué par lui-même, via Hamou.
- Ce dernier prend solennellement l'engagement que son souhait sera exaucé mais il précise qu'il n'est pas question qu'il lui adresse des fonds pour ce service. Il ajoute que, deux fois par an, il lui adressera une photo de la tombe.
- Nous sortons du cimetière et partons vers Hydra, sur les hauteurs d'Alger, pour permettre à Jean de revoir la villa de ses parents où ils venaient se reposer quand ils étaient en activité à Corneille et, ensuite, pour leur retraite avant d'être au cimetière de St Eugène.
- Une très belle villa arborée, avec une vue magnifique, dominant Alger, son port, sa rade et la mer. Elle semble occupée et nous ne sommes pas invités. Entre la grille d'entrée, et le corps du bâtiment, stationne une grosse limousine Mercedes noire, lustrée à souhait.
- Nous redescendons vers les quartiers bas de la ville pour un arrêt à la grande poste dont beaucoup de jeunes appelés, qui sont passés ici, gardent le souvenir. C'est, pour nous, l'occasion de poster nos dernières cartes vers notre pays. Maintenant, nous remontons en direction de l'appartement de Hamou.
- Son épouse, médecin commandant, endocrino dans l'armée algérienne, nous reçoit et nous prépare un apéritif copieux n'ayant rien de musulman.
- Hamou, qui aime bien la plaisanterie, sort d'un placard une de ses anciennes tenues du temps où il était médecin commandant rhumatologue de l'armée algérienne avant de devenir un des patrons du service de santé de cette armée algérienne, ce qui lui permet, depuis, de porter le costume civil.
- Il demande à Jean d'endosser cette tenue pour une photo souvenir. Jean, plaisantin lui-même à ses moments, s'exécute, ce qui amuse le groupe.
- Le temps passant, nous rappelons à Hamou qu'il va nous falloir partir et, en ce qui me concerne, j'aimerais bien passer par Sidi Ferruch qui est sur notre chemin.
- Il me répond : « Ne t'inquiète pas, Marc, c'est à cet endroit que nous dînons, sous les pins du parc de l'ancien casino, près de ton ancien camp de repos. » Son initiative me touche et je l'en remercie mais je me rends compte que ma nuit sera courte.



- Notre Hôtel MAZAFRA à ZERALDA

- ALGER - Jean dans l'appartement de Hamou



- La décision est prise de rallier Sidi Ferruch par la corniche. Nous saluons l'épouse de Hamou qui ne semble pas avoir été conviée au dîner.
- Puis, nous partons en direction de l'endroit où nous dînerons sous les pins dans la douceur de la nuit.
- A notre arrivée, Hamou précise que Jean de Mouzon – Pierre Ferchaud, et moi-même, devons rester à ses côtés à table où il nous indiquera les places qui nous sont réservées. Il nous informe que quelques « pointures » algériennes, de ses amis, sont invitées et seront à notre table.
- Après avoir parcouru quelques dizaines de mètres sous les pins dans le parc, nous découvrons un groupe d'une bonne trentaine de personnes, vêtues à l'occidentale, et semblant attendre notre arrivée, dans une zone largement éclairée par de nombreuses guirlandes multicolores.
- Dans ce groupe, nous reconnaissons Rachid et l'ingénieur agronome de Constantine.
- Par contre, aucune présence féminine dans ce groupe, pas plus que parmi « l'essaim » de serveurs qui s'affairent autour de nous. Il en sera ainsi tout au long de la soirée.
- Une estrade, avec orchestre et chanteurs, est en place et entame une partition française bien connue : « J'ai deux amours, mon pays et Paris, j'ai deux amours, etc... »
- Cet orchestre animera toute la soirée qui se terminera tard dans la nuit par des airs occidentaux, à majorité français, complétés par d'autres, italiens ou espagnols.
- Cette soirée est une initiative de Hamou qui en a demandé l'organisation à un officier de ses services. Nous sommes invités à prendre place autour des tables.
- A l'exception de Jean de Mouzon – Pierre Ferchaud, et de moi-même, nos camarades sont répartis autour de Rachid et de l'ingénieur, à une table proche de la nôtre.
- Au centre de notre table, se tient Hamou. A sa droite, Jean. Je suis à sa gauche et, près de moi, Pierre.
- En face de nous, une fois les présentations faites, nous apprenons que le vis-à-vis de Hamou est un ancien colonel d'une wilaya, actuellement chef de la sécurité de l'aéroport d'Alger M.B.
- Celui qui fait face à Jean est le patron des douanes de l'Algérois. En face de moi, un ancien colonel de l'armée algérienne, actuellement patron de la police de la région d'Alger. Enfin, celui devant Pierre, est le patron de la sécurité militaire pour l'Algérie.
- Toutes ces personnes avaient déjà été informées du décès de ma mère et de mon retour précipité. Le moment est venu, pour les serveurs, de nous proposer les apéritifs, à choisir entre : whisky, anisette et champagne. Quelques algériens, seulement, choisiront des jus de fruits. Nos vis-à-vis sont du genre Hamou et optent pour le whisky ou l'anisette.
- Ce sont maintenant les plats qui arrivent sur les tables. Ils sont garnis de minuscules merguez, en brochettes,, suivies de celles de mouton, de cœur et de rognon de veau.
- En accompagnement, nous avons des salades de toutes sortes ainsi que des coupelles de piments, de cornichons au vinaigre, des olives noires et vertes. L'harissa figure également sur les tables.
- La cave n'est pas oubliée : vins rosés et rouges dont les étiquettes portent la mention « cuvée du Président ». Ces vins titrent autour de 14/15°. Ils sont reconnus de bonne qualité.
- Des eaux minérales sont également disponibles ainsi que des jus de fruits pour les fidèles.
- Les discussions vont bon train, pendant le repas, et deviennent de plus en plus ouvertes entre nous tous. Il faut dire que Hamou sait créer la bonne entente, nécessaire ce soir.
- En se levant, et s'adressant aux personnes qui nous font face, il leur dit, en soulevant mon bras gauche : Voilà mes frères ce que nous avons fait à Marc en 1958. Si nous avons pu, eux et nous, éviter tous ces malheurs, nous n'en serions que plus grands... !

- Il poursuit : Nos cœurs sont plus légers ce soir en constatant qu'au-delà des cicatrices qui restent, nous pouvons nous retrouver autour de ces tables, regardant vers l'avenir avec espérance, dans la sagesse et l'amitié des peuples.
- Il s'assied et nos interlocuteurs applaudissent. Nos vis-à-vis me demandent si j'accepte de leur parler des circonstances de ma blessure, ce que je fais bien volontiers. L'un d'eux semble avoir quelques souvenirs de cette affaire du **29 mai 1958** et rappelle, à Hamou, que, dans ses services, doit figurer un médecin capitaine, originaire de Oued Zenati.
- Hamou assure qu'il le contactera, dans les jours qui viennent, pour lui parler de cette affaire et, dans l'hypothèse où il détiendrait des informations sur un des acteurs algériens de cette opération, il me contacterait afin que nous puissions échanger nos impressions et en parler entre nous.
- Il est aux environs de 23 heures. Hamou nous invite à partir faire quelques pas du côté des viviers de Sidi Ferruch. C'est là que, vers minuit, nous prenons congé de tout le monde et partons à l'hôtel en compagnie de Hamou.
- Avant de monter dans nos chambres, Jean et moi sommes retenus par Hamou. Il nous demande de nous tenir prêts pour 5 heures demain matin. Il sera ici avec son chauffeur pour me conduire à l'aéroport. Jean et Pierre m'accompagneront. Cette mise au point terminée, nous nous séparons pour la nuit.
- J'ai peu dormi pour cette dernière nuit algérienne. La précédente, n'ayant pas été meilleure, je me sens assez fatigué.

DIMANCHE 29 MAI

- Dès 5 heures, comme convenu la veille, Jean, Pierre et moi sommes dans le hall de l'hôtel où Hamou nous avait précédés de quelques minutes. J'avoue que je suis un peu inquiet car je n'ai toujours pas de billet de retour en poche. Je m'en confie à Jean qui confirme que je peux faire confiance à Hamou dont il est certain qu'il honorera son engagement. Faute de mieux, je dois me contenter de cette réponse.
- Nous suivons Hamou et partons pour ALGER. Peu de temps après, nous sommes sur place. Comme nous sommes en avance, il nous invite à prendre une consommation au bar de l'aéroport. Nous demandons un café et quelques croissants.
- Hamou, lui, se penche vers le barman, lui demande de mettre du whisky dans une théière et de lui en verser dans une tasse à thé. Tiens, tiens..., je remarque que, pour une fois, il ne souhaite pas prendre ce breuvage à la vue de la foule dans le hall.
- Puis, la fin de l'embarquement annoncé étant imminent, il demande à Jean et Pierre de l'attendre au bar pendant qu'il assurera mon départ.
- Je souhaite une bonne fin de séjour à mes deux amis dont le retour était prévu, à l'origine, pour le mardi suivant ainsi que Jean Claude, Jean V. et Jean B. Seuls, resteront, jusqu'au samedi, Paul et Michel avec lesquels il était prévu, initialement, que je rentre.
- Au premier passage de contrôle obligé, je reconnais, parmi les douaniers de service, le patron régional des douanes qui était à notre table la veille au soir. Hamou passe le 1er, lui serre la main. Le patron des douanes me salue aussi et me souhaite un bon retour.
- Le deuxième passage est pour la police de service avec, dans leurs rangs, l'ancien colonel, patron de la Police pour l'algérois et, à ses côtés, l'ancien colonel d'une wilaya, patron de la sécurité militaire algérienne. Tous deux étaient également à notre table la veille.
- Ces messieurs nous serrent la main, échangent quelques mots avec Hamou et me souhaitent un bon voyage, en étant heureux de me permettre d'être auprès de ma mère pour ses obsèques.
- Je les en remercie et les assure que je n'oublierai pas tous les efforts qu'ils ont déployés et l'assistance qu'ils m'ont témoignée depuis hier soir. Le patron de la sécurité militaire nous accompagne.

- En haut de la passerelle d'accès, l'hôtesse me demande mon titre de transport. Avant que je ne réponde, Hamou, et son ami de la sécurité militaire, montrent leurs cartes officielles et nous pénétrons dans l'avion. Aussitôt entrés, Hamou interpelle quatre ou cinq algériens, installés sur leurs sièges, parmi une minorité de passagers européens. Au premier, il demande s'il est attendu à Paris à l'arrivée de ce vol. La réponse est positive. Il s'adresse au second et obtient la même réponse. Il en est ainsi jusqu'au 5^{ème} qui lui répond qu'il est bien attendu, aujourd'hui, mais sans précision du vol par lequel il arriverait dans la journée.
- Hamou engage une discussion avec cette personne, qui lui remet son titre de transport, qu'il me tend en me priant de l'accepter. Entre temps, le commandant de bord sort de sa cabine et se dirige vers mes deux accompagnateurs pour une explication sur ce qu'il se passe. Informé par Hamou, il répond ne pas pouvoir accepter un tel procédé.
- Je me sens très mal à l'aise. Comme preuve, je montre le fax annonçant le décès de ma mère, reçu par mon correspondant de Zeralda.
- Le ton monte entre Hamou et le commandant de bord. Pour couper court, Hamou sort un combiné radio de son attaché-case et se met en liaison avec la tour de contrôle.
- Après un code de reconnaissance et un court échange de paroles avec la tour, il demande une interdiction de décollage pour ce vol Air-France jusqu'à nouvel ordre de sa part. Interdiction immédiatement confirmée par la tour et annoncée au commandant de bord.
- Je me sens de plus en plus mal à l'aise d'autant que les passagers commencent à s'impatienter et, aussi, parce que la méthode utilisée me gêne beaucoup.
- Puis, au bout d'une quinzaine de minutes d'attente, qui m'ont paru très longues, le commandant de bord cède, tout en faisant connaître sa réprobation sur l'emploi de tels procédés. Dans mon for intérieur, je le comprends.
- Hamou reprend donc son combiné radio et appelle la tour de contrôle pour lui demander de lever l'interdiction et d'engager la procédure de décollage. Il me donne l'accolade en me souhaitant un bon retour et en ajoutant : in cha Lâh, à bientôt. Le patron de la sécurité militaire en fait autant sans l'accolade. Sensiblement honteux, je les remercie tous les deux.
- Ils me tournent le dos, suivis de l'algérien, qui a dû me céder sa place, après qu'Hamou se soit engagé de lui procurer une place sur un des vols de l'après-midi.
- L'avion roule vers la piste d'envol où, une fois parvenu, il se met en position, donne rapidement de la puissance aux réacteurs et s'élance pour le décollage.
- Si je suis satisfait d'être sur le retour, je m'interroge, toutefois, de savoir si les choses se passeront bien à mon arrivée à Orly en raison des conditions de ma présence à Bord.
- Deux bonnes heures après, nous nous posons à Orly. Je suis parmi les premiers à me précipiter pour sortir de l'avion. De mon pas le plus rapide, je me dirige avec appréhension vers la douane où les formalités sont, ce jour-là, très simplifiées et se déroulent normalement.
- Sans plus attendre, je saute dans un bus de l'aérogare en direction de la gare du Montparnasse. Arrivé, je téléphone à ma famille pour les prévenir de ma présence à Paris et précise que je compte prendre le premier TGV pour Nantes avec une correspondance pour Luçon. Je me dirige vite au tableau des départs où je constate qu'un train est annoncé pour un départ dans moins d'une heure. Je prends mes billets pour Nantes et Luçon.
- Je rappelle ma famille pour lui préciser mon arrivée à Luçon où je prendrai un taxi pour me rendre auprès de ma mère avant qu'elle soit mise en bière.
- En attendant mon train, je m'arrête au buffet pour me remonter avec un sandwich et un ballon de Bordeaux rouge. La rame TGV, étant à quai, je prends place et, quelques minutes plus tard, nous roulons en direction de Nantes et Luçon. Le parcours a été sans incident et je suis auprès de ma mère, comme je le souhaitais.

- Le mercredi 31 mai, je reçois la visite de Jean. Il était rentré la veille en compagnie de Pierre F. et des camarades faisant partie du groupe. Il me demande comment s'est déroulée la suite de mon rapatriement du dimanche. Je le rassure en l'informant qu'il n'y avait pas eu d'autre problème, après le départ d'Alger jusqu'à mon arrivée à Luçon.
- Hamou lui avait seulement dit qu'il avait dû intervenir pour m'imposer dans l'avion. J'ai précisé à Jean la façon dont cela s'est passé et la gêne que j'en avais ressentie
- A mon tour, je lui demande comment ils avaient occupé leurs derniers moments en Algérie. Il m'informe qu'après mon départ, Hamou les avait rejoints et conduits à l'hôtel où le reste du groupe attendait.
- Ils ont, bien sûr, demandé comment s'était déroulé mon embarquement. Hamou s'en est tenu à la réponse qu'il avait faite à Jean et Pierre à l'aéroport. Puis, il demande à tous de le suivre à Alger pour une visite accompagnée de la ville. Il les prévient qu'il les invite chez une de ses amies qui suivra, pour la journée, avec ses deux filles.
- Cette personne, chez qui ils ont été très bien accueillis, est veuve, depuis quelques années, d'un ancien ambassadeur d'Algérie à Berne, où ils vivaient tous les quatre et où il est décédé subitement. Ses filles avaient une vingtaine d'années dont une handicapée d'un bras.
- Une fois le groupe réuni, la visite commence. Hamou avait offert un déjeuner en ville. A ce sujet, Jean me fait remarquer qu'au restaurant, les trois femmes, ainsi que l'épouse de Hamou, qui était venue les rejoindre pour le repas, avaient été invitées à se mettre dans une salle séparée de celle des hommes.
- La journée s'est terminée chez cette amie et ses deux filles. L'ambiance aidant, Hamou propose de simuler un mariage, entre l'aînée des filles et Michel Charpentier, lequel, étant célibataire, est souvent l'objet de ce genre de plaisanterie. Chose dite, chose faite, selon le rite du pays. Tous se sont bien amusés, paraît-il.
- Michel a eu du mal, par la suite, pour faire disparaître les traces de henné, et autres produits colorants dont il avait été décoré, sur les mains et autres parties du corps, pour la circonstance.

LUNDI 30 MAI.

- Journée découverte guidée par Hamou de la côte ouest d'Alger vers Cherchel et Tenes.
- Le soir, ils sont rentrés dîner à Alger, à l'invitation de Hamou qui n'accepte pas de règlement, par le groupe, depuis notre arrivée.
- Aux environs de 23 heures, après le repas et, avant de rejoindre l'hôtel de Zeralda, il tient à leur faire visiter l'hôpital central des Armées malgré l'heure tardive qui ne semble pas lui poser de problème.
- A l'hôtel, au moment de se séparer, Hamou fait savoir, au groupe qui part le lendemain, qu'il les attendra dans le hall de l'aéroport. Il ajoute que, pour Paul Guigner et Michel Charpentier, qui rentrent le samedi suivant, l'agence de location des voitures les récupérera, toutes les deux, demain et laissera, en échange, une superbe Peugeot 309, neuve, pour terminer leur séjour. Mes camarades ont immédiatement pensé qu'ils lui devaient cette bonne intention.

MARDI 31 MAI

- Comme convenu, Hamou attendait le groupe à Alger M.B. Il fait ses adieux aux partants en assurant Jean que l'année ne passerait pas sans que nous nous retrouvions. Après leur départ, Paul et Michel suivent Hamou au parking de l'agence de location des voitures.
- Ils rendent les deux véhicules, que nous avons depuis notre arrivée, et prennent possession des clés de la Peugeot avec laquelle ils termineront leur périple. Avant de prendre congé, Hamou leur offre un whisky « théière » et leur souhaite une bonne fin de séjour.
- Il leur rappelle qu'ils ont ses coordonnées et, qu'en cas de problèmes, de quelque sorte que ce soit, ils n'hésitent pas à le joindre pour les solutionner. L'expérience nous montre qu'il sait les résoudre (à sa manière... !)
- Après un dernier au revoir, il prend la route. Paul et Michel repartent vers l'hôtel. Ils font le point pour continuer leur séjour selon le plan initial.
- Après une promenade en voiture, dans le secteur de Zeralda, ils dînent à l'hôtel et y passent la nuit.

MERCREDI 1^{er} JUIN

- Ils prennent la route de l'est pour la Kabylie, par la côte. L'étape du soir sera l'hôtel « Les Amadites » à Tichi, près de Bougie.
- La journée s'est déroulée sans incident en traversant des paysages de toute beauté.

JEUDI 2 JUIN

- Ils descendent sur Sétif où ils arrivent vers midi à l'hôtel Hibad. Ils y passent la nuit après la visite de la ville.

VENDREDI 3 JUIN

- Tôt le matin, départ vers Bordj Bou Arreridj, Tizi Ouzou, Bordj Menaiel, El Arrach, Les 4 Chemins Et Zeralda où ils retrouvent l'hôtel Mazafran pour leur dernière nuit algérienne.
- Ce circuit de fin de séjour avait été établi surtout pour Paul qui avait fait son service du côté de Fort National.

SAMEDI 4 JUIN

- Départ vers Alger M.B. Ils rendent la voiture. Passent aux divers contrôles, et formalités, et se dirigent vers la salle d'embarquement. A l'heure prévue, ils embarquent et s'envolent pour la France.
- Par le hublot, ils ont un dernier regard sur cette terre, et cette côte algériennes qu'ils sont heureux d'avoir revues dans de « bonnes » conditions grâce, surtout, à Hamou et son frère Rachid et, en partie, également, à Boudi et au maire de Tolga avec un bémol, toutefois, pour ce dernier.
- Le vol s'est déroulé normalement jusqu'à Orly. Ils sont arrivés à Luçon, fatigués, mais la tête pleine de bons souvenirs.

DIMANCHE 5 JUIN

- Avec Jean de Mouzon, Jean-Claude Voineau et Jean Violleau sont venus prendre l'apéritif à la maison et me conter leur fin de séjour.

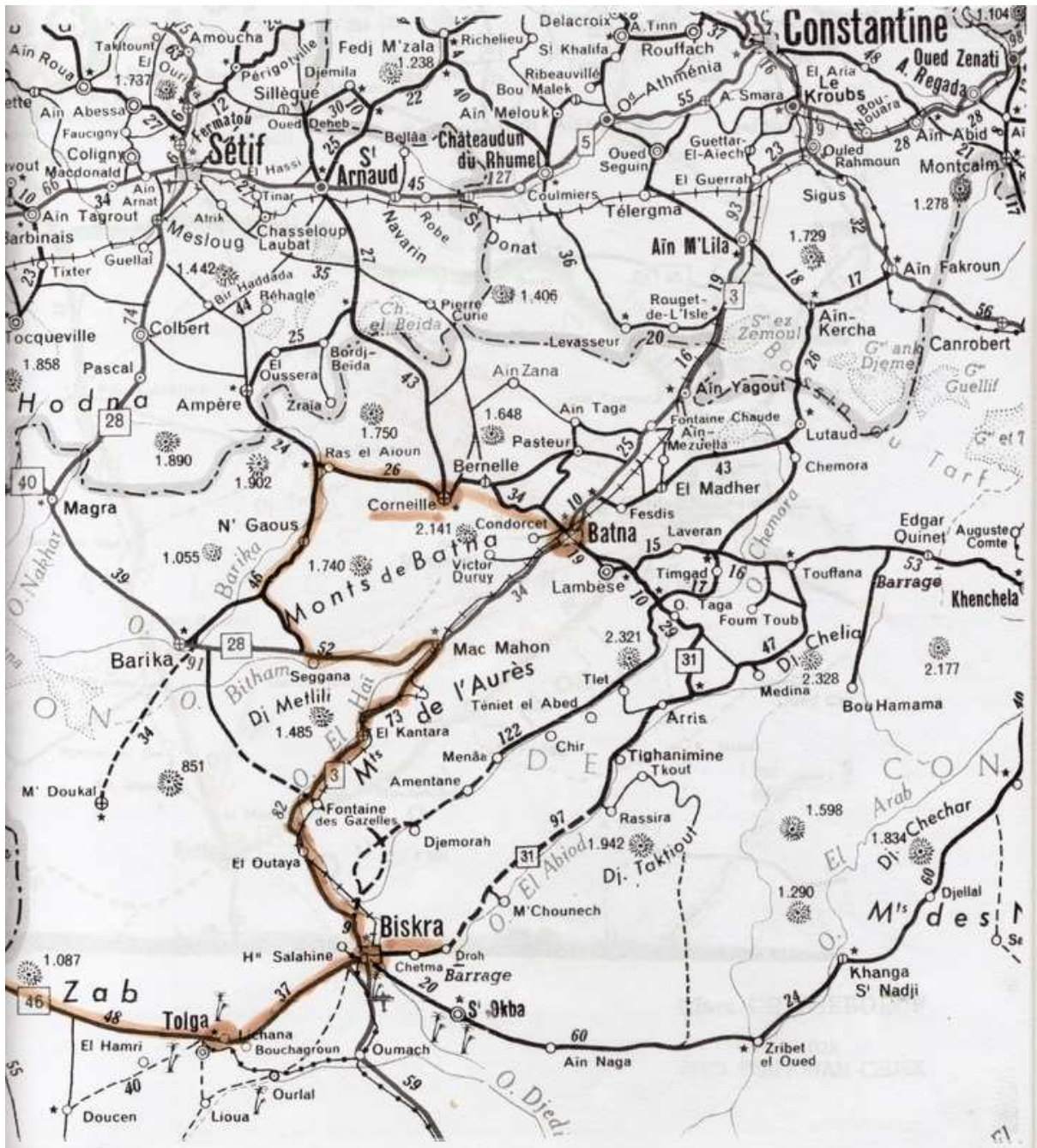


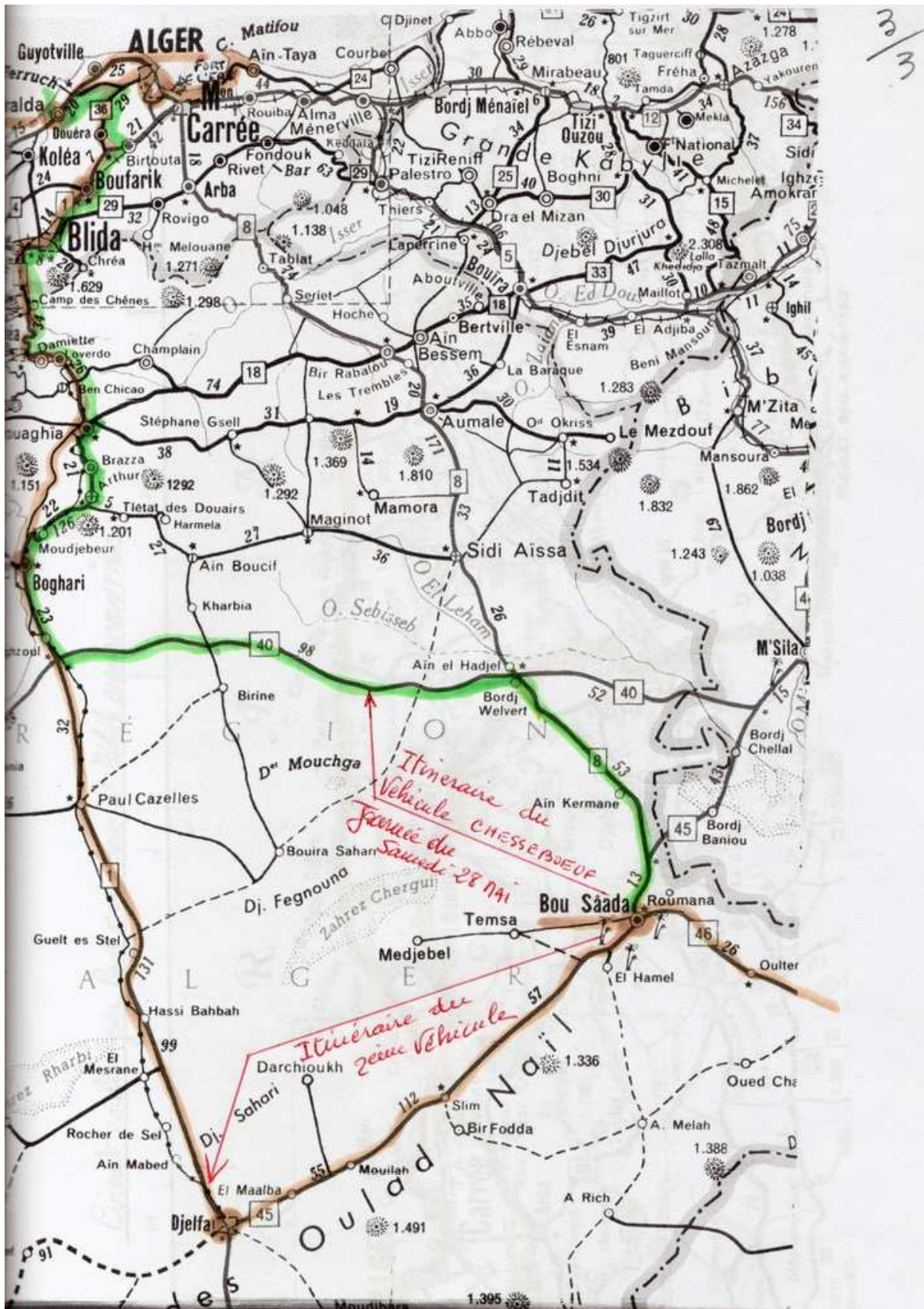
- En KABYLIE pour Paul GUIGNER et Michel CHARPENTIER

- Côte KABYLE

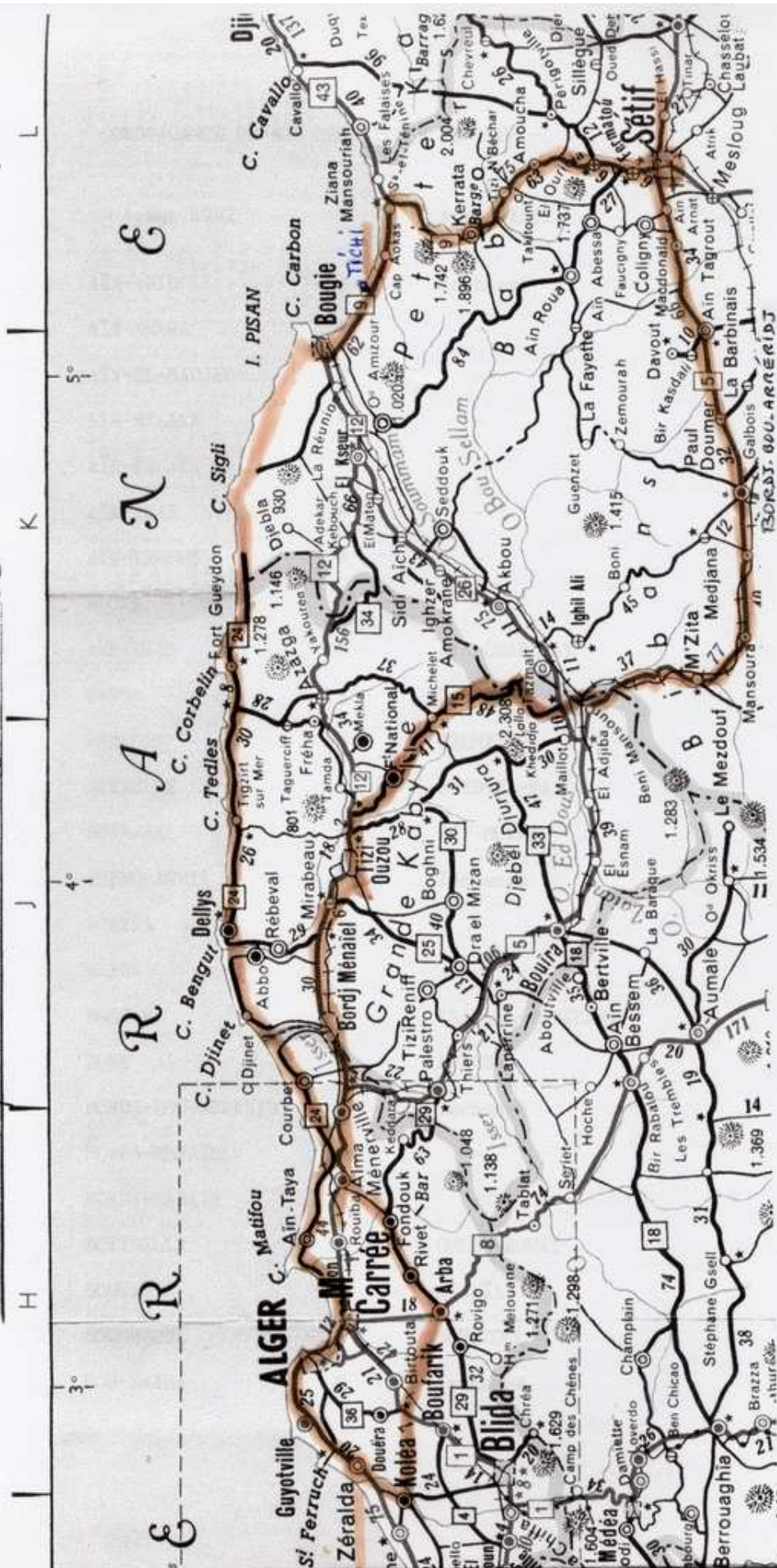








Circuit réalisé par Paul Guignier et Michel Charpentier



REFLEXIONS ET CONCLUSION

Quelques jours après notre retour.

- S'il est vrai que, personnellement, je dois à Hamou d'avoir pu revoir ma mère et l'accompagner à sa dernière demeure, je dois, cependant, souligner que je n'ai pas du tout apprécié les moyens employés pour ce retour.
- Nous avons effectué ce voyage dans des conditions tout à fait exceptionnelles qui nous ont, peut-être, caché les réalités économiques, sociales et autres problèmes, politiques et démocratiques, du système à cette époque.
- Cependant, nous étions relativement conscients et ressentions qu'au travers des libertés que s'octroyaient nos hôtes « responsables » en toute impunité, et les énormes privilèges, dont ils abusaient, au détriment de leurs congénères, ne pourraient continuer longtemps ainsi.
- Nous avons, maintes fois, à la fin du voyage, attiré l'attention de Hamou, et de Rachid, sur ces problèmes que nous percevions, de plus en plus, chaque jour qui passait.
- A chaque fois, la réponse était balayée, d'un geste du bras, en précisant que nous n'étions pas en mesure de nous faire une idée en raison de nos différences culturelles et des orientations politiques du moment.
- Il faut dire qu'en 1988, l'Algérie comptait une population dont 60 % était composée de jeunes de moins de vingt ans. Cette génération n'avait aucune considération envers leurs aînés qui ne manquaient jamais de leur faire savoir qu'ils étaient les acteurs de l'indépendance de leur pays... !
- Ces jeunes ressentaient que ces aînés n'étaient pas décidés à abandonner les privilèges dont ils abusaient amplement. Cette situation ne leur laissait aucune ouverture pour l'avenir.
- En ce qui concerne notre groupe, nous reconnaissons, tous, que nous avons été reçus comme des invités de marque et avec attention.
- Nous sommes conscients que nous le devons au respect qu'ils portent à la famille de Mouzon dont la présence de Jean, à nos côtés, a été amplement bénéfique. Je rappelle que, ni Jean, ni l'un de nous, n'avions signalé notre projet de voyage dans leur pays. Le monde est petit et le « téléphone arabe » avait parfaitement fonctionné.
- Une quinzaine de jours s'est écoulée depuis le 4 juin, retour de Paul et Michel lorsque le, dimanche 19 juin, au matin, un appel téléphonique de Jean de M. m'informe qu'il vient d'être contacté, par Hamou, lui annonçant son arrivée ce mardi 21 juin. Il sera, dans l'après-midi, en gare de La Roche-sur-Yon.
- Jean, ne pouvant se libérer, me demande si je peux aller l'accueillir, dans cette ville et le ramener à Luçon. Etant libre, pour quelques semaines encore, je lui réponds qu'il peut compter sur moi et que je serai au R.V.
- De mon côté, je tiens les autres luçonnais au courant de cette arrivée. En accord avec Jean, il est convenu que nous nous retrouverons au bar du Celtic, appartenant à Paul Guigner, et que nous irons ensuite dîner à la Pergola, à la pointe de l'Aiguillon-sur-Mer.

MARDI 21 JUIN

- Comme prévu, à l'heure convenue, je suis à l'arrivée du train à La Roche-sur-Yon.
- Je repère vite Hamou en costume cravate. Après les paroles d'usage, nous nous installons au café de la gare. Pendant que nous nous désaltérons Hamou me demande des nouvelles, depuis notre séparation à M.B. Entre-temps, je lui avais adressé un courrier pour le remercier et l'informer du déroulement de mon retour.
- Avant de monter en voiture, il me dit : « Tu sais, Marc, ce qui me ferait plaisir, pendant mon court séjour, ce serait de faire un repas de « cochonnailles ». Je lui réponds que cela ne pose aucun problème en France.
- Je réserve à Jean, où il logera pendant ces quelques jours, de lui annoncer où nous dînerons. Pendant que nous roulons vers Luçon, il me fait connaître dans quelles conditions il a été amené à réaliser ce voyage. Il a été chargé, par son pays, d'une mission au Val de Grâce au titre des accords de coopération, établis entre nos deux pays.
- Il en a profité pour ajouter quelques jours supplémentaires, afin de venir nous saluer, et jouer au touriste en Vendée. Nous arrivons au Celtic, chez Paul Guigner où nous attend l'équipe luçonnaise, à l'exception du docteur Ferchaud, retenu par ses obligations, et qui ne pourra être des nôtres ce soir.
- Jean, quant à lui, nous rejoindra vers 19 heures. En attendant, nous partons à pied pour une première visite de la ville. Alors que nous terminons au jardin Dumaine, où s'élève notre Hôtel de ville, Jean sort de son bureau de premier magistrat.
- Le temps d'échanger quelques mots avec Hamou et il nous donne R.V. dans une demi-heure chez Paul au bar car il lui faut passer, avant, à sa pharmacie.
- Nous nous dirigeons donc chez Paul et, une demi-heure + tard, Jean nous retrouve comme prévu. Paul nous sert, comme il se doit, un apéritif whisky, sans théière, bien sûr ! Ensuite, nous partons dîner à la Pergola, au bord de l'océan, à l'Aiguillon.
- Après le repas, nous rentrons, à notre domicile, aux alentours de 23 heures.
- Je demande à Hamou de m'appeler le lendemain, dès qu'il sera libre, pour la visite de notre région. Le but étant de soulager Jean dans ses diverses tâches.
- Jean Violleau, Michel Charpentier et Paul Guigner m'informent qu'ils peuvent se libérer pour participer à la sortie ; Pierre Ferchaud nous a téléphoné au restaurant pour nous prévenir que nous serons ses invités demain soir au restaurant le Rêve en bordure de plage à la Tranche-sur-Mer.

MERCREDI 22 JUIN

- Je récupère Hamou à la pharmacie de Jean vers 10 heures. Nous passons chez Paul où nous attend la joyeuse équipe et partons à La Rochelle. Vers 13 heures, nous déjeunons près des deux tours, sur le vieux port.
- En fin d'après-midi, nous passons à Luçon récupérer Jean de Mouzon et J.C. Voineau pour rejoindre Pierre F. à La Tranche. Retour à Luçon vers minuit.



- LUCON -
 Au Bar du CELTIC chez
 P. GUIGNER
 Dr Hamou BEN BOUAZIZ
 et M. CHESSEBOEUF

- Jean de MOUZON - Hamou - P. GUIGNER



JEUDI 23 JUIN

- Départ vers 10 heures pour une sortie touristique qui fera découvrir, à Hamou, une partie de notre bocage vendéen et son histoire.
- Premier arrêt à Mouilleron-en-Pareds avec visite du Musée des deux victoires, de la maison natale du Mal de Lattre de Tassigny avant de nous recueillir sur sa tombe et celle de son fils, le lieutenant Bernard de Lattre.
- Deuxième arrêt à Mouchamps sur la tombe de G. Clémenceau au Vieux Colombier. Nous déjeunons aux Herbiers. Ensuite, nous rentrons par Ste Hermine, Moutiers-sur-Lay, Mareuil-sur-Lay et Luçon. Nous dînons, en ville, à la Mirabelle.

VENDREDI 24 JUIN

- Départ pour la côte sud vendéenne par St Vincent sur jard, visite de la villa de Clemenceau. Nous continuons par Talmont et les Sables d'Olonne. Nous regagnons Luçon par St-Cyr-en-Talmondais, visite du château de La Cour d'Aron. Le soir, repas à nouveau à la Pergola. Hamou se dirige demain à Paris et retour dimanche en Algérie.
- De mon côté, je dois me rendre à Libourne pour une réunion de famille le week-end. Ne pouvant saluer Hamou, lors de son départ demain, je lui demande s'il peut le reporter au mardi ou au mercredi suivant pour permettre de nous revoir un jour ou deux.
- Il me répond qu'il peut très bien si nous sommes en mesure d'assurer son retour à ces dates-là. Nous l'informons qu'en France, nous n'avons pas la possibilité de procéder comme il l'avait fait pour moi, en Algérie, trois semaines plus tôt. Nous ajoutons que ce n'est même pas envisageable. En riant, il répond qu'il en est bien conscient.
- Il enchaîne, ensuite, sur une discussion que nous avons eue au cours de notre dîner de Sidi-Ferruch. Tu te souviens, Marc, du capitaine de mes services, originaire de Oued Zénati dont nous avons parlé.
- Je me suis entretenu avec lui de ton affaire du 29 mai 1958. Il m'a affirmé qu'un membre de sa famille aurait participé à ce combat, du côté opposé bien sûr, et s'en était sorti sans casse.
- Le capitaine, et moi-même, avons pensé qu'une rencontre pourrait être organisée afin de vous permettre d'échanger vos souvenirs sur cette journée.
- Pour réaliser cette rencontre dans les meilleures conditions, j'ai étudié la question et voilà ce que je te propose :
- Nous sommes prêts à t'accueillir au printemps de l'année prochaine. Nous t'équiperions d'une tenue militaire de chez nous. Je prendrai la responsabilité et le commandement de l'expédition, assisté du colonel en charge de la wilaya.
- Nous pourrions nous rendre jusqu'à Taya en véhicules tout terrain et, à Taya, nous aurions des ânes pour nous porter dans le djebel où a eu lieu votre accrochage.
-
- Je lui réponds que la proposition me tente, que je demande à l'étudier de mon côté », que je lui ferai connaître ma décision dans le courant de l'automne. Je le remercie d'avoir eu cette idée. Notre dîner se termine. Nous rentrons à Luçon où, après les salutations d'usage, nous nous séparons.



- A LA PERGOLA à L'AIGUILLON S/MER

- Jean de MOUZON - Hamou - GUIGNER - VIOLLEAU - CHARPENTIER





- Nos dernières photos de Hamou à MOUTIERS S/LAY (Bocage Vendéen)



DEBUT NOVEMBRE 1988

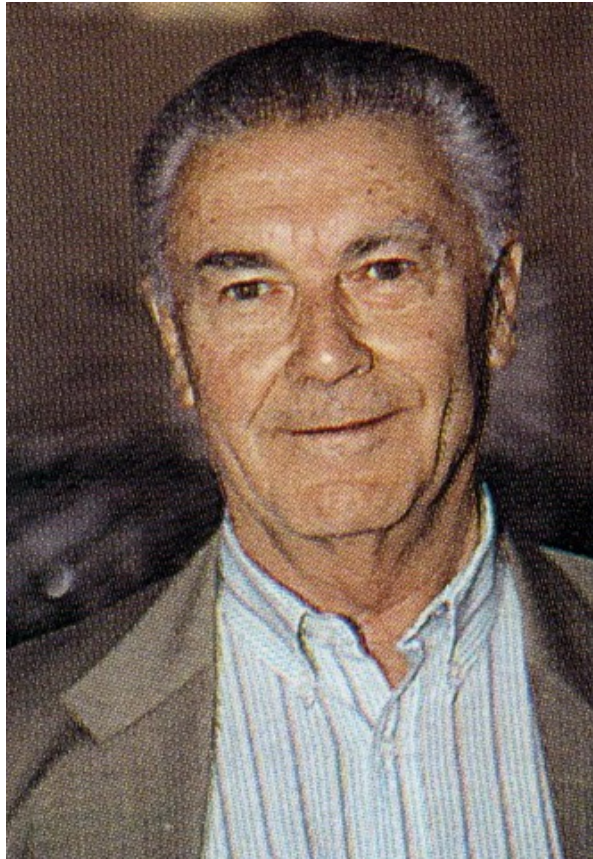
- Les évènements survenus en Algérie, et que nous connaissons tous, avaient éclaté en octobre de cette année là.
- Ces évènements, suffisamment sérieux, ont motivé ma décision de ne pas donner suite au projet d'Hamou. Je le regrette sincèrement. Cette expérience aurait, peut-être, été très enrichissante et pleine d'enseignements pour moi-même. J'appelle Hamou à Alger pour lui dire que je ne donne pas suite à son projet du printemps suivant.
- En ce qui concerne Hamou, nous avons échangé quelques brefs courriers et conversations téléphoniques jusqu'en 1992. De temps à autre, de son côté, Jean de Mouzon recevait quelques appels téléphoniques, en provenance d'Alger, et même, parfois, de Paris.
- Dans les premières conversations, Hamou assurait que les événements de son pays seraient vite résolus et sans conséquence. Cependant, plus le temps passait, plus les appels de Hamou se faisaient rares et son optimisme déclinait fortement.
- En ce qui me concerne, je pense toujours que Jean ne tenait pas outre mesure à ce projet. J'ai donc abandonné cette idée.
- Etant quotidiennement en relation avec Jean, ce dernier me tenait au courant du peu de nouvelles qu'il recevait d'Hamou.

Avec l'année 1998, est venu le moment de clore, ce qui, pour nous tous, fut une belle et éphémère aventure en terre algérienne.

- Je dois, cependant, souligner que, grâce à nos deux compagnons ces quelques jours, passés en Algérie, en ce mois de mai 1988, nous ont permis de réaliser le circuit de nos rêves, dans les meilleures conditions d'accueil, et de sécurité, chaque fois où ils ont bien voulu nous accompagner et nous guider.
- Lorsque j'ai quitté Luçon, et la Vendée, en juin 1993 pour me fixer à Perpignan, Jean a continué de me tenir informé des nouvelles qu'il pouvait recevoir. Il en était également ainsi à chaque rencontre que nous avions quand je remontais à Luçon pour quelques jours.
- En 1998, des informations peu fiables laissaient entendre qu'Hamou était revenu au Val de Grâce pour des échanges de coopération entre nos services de santé des Armées et ceux de son pays. Nous n'avons pu vérifier ces informations qui nous étonnent car, si tel avait été le cas, Hamou aurait sûrement essayé de nous contacter.
- J'ai, bien sûr, gardé le contact avec Jean de Mouzon et nous nous retrouvions quand je remontais, de temps à autre, à Luçon mais le fil conducteur, qui nous reliait à Hamou et l'Algérie, est resté brisé.
- Doublement brisé car mon ami Jean devait nous quitter brusquement **le jeudi 19 février 2004.**

Jean de MOUZON.

- Il était la bonté même, très ouvert envers ses semblables, et d'une fidélité sans faille en amitié. Nous étions très proches l'un de l'autre.
- L'attention, qu'il me témoignait, et que je lui rendais, me laisse devant un grand vide depuis qu'il a tiré sa révérence.
- Il repose au cimetière de Luçon, aux côtés des Luçonnais qui lui doivent beaucoup.



Post Scriptum (Perpignan le 1^{er} mars 2013)

Avril 2004.

- Le fils aîné de Jean m'informe que le jour des obsèques de son père, alors que l'office religieux était célébré en la cathédrale de Luçon, une importante délégation de la population de Corneille (Mérouana actuellement) était rassemblée sur la place devant la mairie, pour à la mémoire et en souvenir de celui qui avait été leur Conseiller général jusqu'avant 1962.

Juillet 2012.

Jean-Jacques de Mouzon (le fils aîné de Jean) me fait savoir qu'il a été informé, au printemps, des décès d'hamou et de Rachid ben-Bouaziz qui seraient survenus vers février-mars de cette année 2012.

Ainsi se ferme pour nous la page de notre périple en terre Algérienne en 1988.

LUÇON

C'est la dernière ville dont Jean Mouzon fut le premier magistrat et le conseiller général du canton.

Tout en n'ayant que 10.000 habitants, Luçon est le siège de l'évêché de Vendée et du cantonnement de l'escadron de gendarmerie mobile du département dont la caserne est l'une des plus récente de France.

Luçon est l'un des chefs-lieux de Canton du Sud Vendée de l'arrondissement de Fontenay Le Comte, sa sous-préfecture, jadis capitale du Bas Poitou.

La Roche Sur Yon son chef-lieu en est à 30 Kms au nord, La Rochelle à 37 Kms au sud.



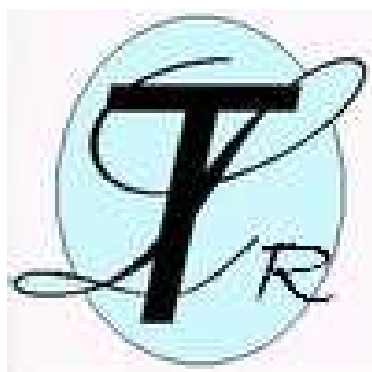
FIN

Terminé à Perpignan
Le 15 avril 2005

Marc et Colette CHESSEBOEUF

(nos minutes personnelles)

Ces souvenirs ont été mis en forme sur support informatique par « *LRT-édition* », à partir du texte et des clichés fournis par Marc et Colette Chesseboeuf.



AUTO-EDITEUR.

Louis-René THEUROT

Adhérent de l'**A.A.A.** (*Association des Auteurs Indépendants*)

Réalisé en octobre 2013.

Votre participation aux frais d'impression : 8 €

Frais de port pour la France : 4 €